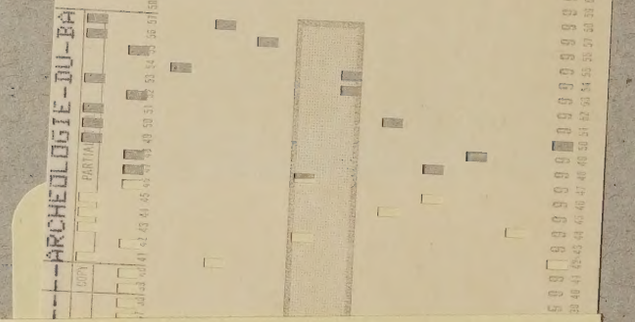
Jackson Library –UNCG
ff F2519 .N84 c.1 NGUV
Nordenskiol / L'archeologie du bassin de l'
3 0510 0569261

UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA AT GREENSBORO
BOOK CARD
Please keep this card in book pocket



University of North Carolina at
Greensboro, North Carolina 27412-5201
Walter Clinton Jackson Library

Date Due			
6 Apr 52			

ARS AMERICANA

L'ARCHÉOLOGIE DU BASSIN DE L'AMAZONE

PAR ERLAND NORDENSKIÖLD

The Woman's College of
The University of North Carolina

University of North Carolina at
Greensboro, North Carolina 27412

Walter Clinton Jackson Library

L'ARCHÉOLOGIE

DU

BASSIN DE L'AMAZONE

Comité de Direction :

MM. Dr Salvador Debenedetti, professeur à l'Université, Buenos Aires.
Raoul d'Harcourt, 138, avenue de Wagram, Paris, XVIIe.
Walter Krickeberg, Museum für Völkerkunde, Berlin.
Erland Nordenskiöld, professeur à l'Université et conservateur du Musée de Göteborg.
Dr Edgar Roquette Pinto, Museum Nacional, Rio de Janeiro.
Georges Henri Rivière, sous-directeur du laboratoire d'Anthropologie (Musée d'Ethnographie du Trocadéro), Paris (conseiller technique de la Collection).

ARS AMERICANA

I

L'ARCHÉOLOGIE

DU

BASSIN DE L'AMAZONE

IDOLE (Marajó)

ARS AMERICANA

I

L'ARCHÉOLOGIE

DU

BASSIN DE L'AMAZONE

PAR

ERLAND NORDENSKIÖLD

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ ET CONSERVATEUR DU MUSÉE DE GÖTEBORG

PARIS

LES ÉDITIONS G. VAN OEST

1930

ff
F
R519
N84

A CURT NIMUENDAJÚ

PRÉFACE

Cet ouvrage a pour but principal d'éveiller l'intérêt qu'offre archéologiquement le bassin de l'Amazone, vaste région du continent américain encore peu connue quant au passé. Des explorateurs s'efforcent de combler la lacune. Leurs recherches ne pourront être exposées ici en détail ; en revanche une grande partie de leurs trouvailles sera reproduite avec un luxe de planches que peu d'ouvrages peuvent se permettre. La possibilité de faire paraître de semblables documents apporte une aide précieuse aux explorations archéologiques et je désire tout d'abord offrir mes remerciements à l'éditeur, M. Van Oest; en se chargeant de publier la collection « Ars Americana », dont la présente étude forme le premier volume, il montre tout l'intérêt qu'il porte à l'archéologie américaine.

Si j'ai consenti à exposer le résultat des recherches entreprises dans le bassin de l'Amazone, c'est en particulier parce que le musée de Göteborg, dont je dirige la section ethnographique, s'est enrichi, pendant ces dernières années, de grandes collections provenant des contrées voisines du cours inférieur de ce fleuve, où un Brésilien d'origine allemande, M. Curt Nimuendajú, a exécuté, pour le compte du musée, des fouilles considérables. Ces travaux ont été rendus possibles grâce à l'aide généreuse de plusieurs mécènes gothembourgeois. Les fouilles de Nimuendajú ont rendu le musée de Göteborg possesseur des collections archéologiques probablement les plus considérables qui existent, en dehors du Brésil, sur la région de l'Amazone inférieure et, point de la plus haute

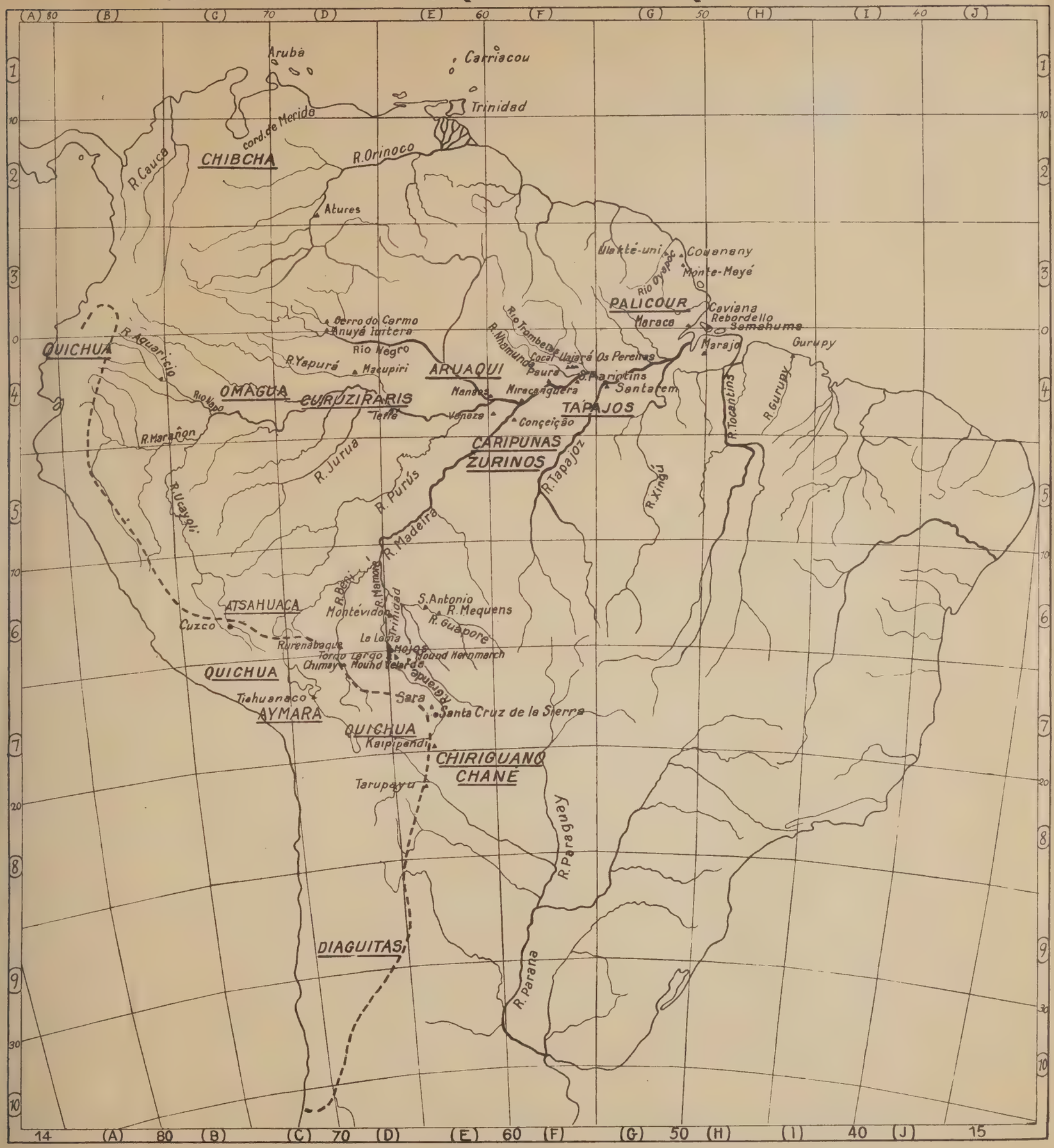
164594

importance, ces collections ont été établies d'après des méthodes vraiment scientifiques. Ma dette de reconnaissance envers Nimuendajú s'accroît du fait qu'il m'a transmis de précieux renseignements littéraires sur l'histoire coloniale des régions où il poursuit ses recherches. Je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de lui dédier cet ouvrage.

Le professeur Rivet voulut bien me communiquer les photographies d'intéressantes pièces archéologiques de l'Amazone inférieure qu'il rapporta d'un voyage au Brésil en 1928. Ces photographies proviennent du musée national de Rio de Janeiro et de la collection privée de M^me^ Chermont. D'autres photographies reproduites dans cet ouvrage proviennent du musée d'ethnographie du Trocadéro, du musée d'Oslo, du Museum of the American Indian Heye Foundation, de New-York, et du musée de la Sociedad Ecuatoriana de Estudios Historicos Americanos de Quito. Que le professeur Rivet, M^me^ Chermont, le directeur du musée national de Rio de Janeiro, M. Roquette-Pinto, M. George G. Heye, M. Jijón y Caamaño de Quito et le professeur O. Solberg, directeur du musée ethnographique d'Oslo, trouvent ici l'expression de ma gratitude.

La traduction de mon manuscrit a été faite du suédois par M^me^ Marguerite Key-Rasmussen et mise au point par M. R. d'Harcourt; les dessins des objets appartenant au musée de Göteborg ont été exécutés par M. A. Hjelm et les photographies par M. O. Thulin. Je les prie d'agréer tous, pour leur précieux concours, mes plus vifs remerciements.

CARTE ARCHÉOLOGIQUE de L'AMÉRIQUE du SUD



△ *Lieux de découvertes d'objets archéologiques énumérés dans le livre*

OMAGUA . *Tribus dindiens*

------ *Frontière est de l'empire des Incas*

LE BASSIN DE L'AMAZONE

Je désire tout d'abord préciser ce que j'entends par le bassin de l'Amazone. A proprement parler, ce bassin devrait comprendre toute la région arrosée par le fleuve et ses affluents. Mais j'apporte ici une restriction et je ne comprends les affluents qui prennent leur source dans les Andes, qu'à leur arrivée en pays plat, à l'est des monts; sans cette limitation, une grande partie des Andes, dont la civilisation, comparée à celle de l'autre partie du territoire amazonien, est toute différente, devrait y être comprise également. En revanche, j'étends le territoire de l'Amazone à une partie de la côte septentrionale de la vaste embouchure du fleuve, ce qui, au point de vue géographique, n'est pas tout à fait exact.

Au bassin de l'Amazone, comme je l'entends ici, appartient aussi la partie nord-est du pays plat de la Bolivie, où j'ai fait deux voyages en 1909 et en 1913-1914. Lors de mon dernier séjour, j'étais accompagné de ma femme; nous avons rapporté d'intéressantes collections d'un territoire encore complètement inexploré au point de vue archéologique.

Si l'on étudie les collections de Nimuendajú et les miennes, on pourra constater que, malgré la grande distance qui sépare le nord-est bolivien de l'Amazone inférieure, ces régions ont divers points communs. Il est vrai qu'en considérant les facilités des communications et non plus le nombre des kilomètres, cette distance n'est pas aussi grande qu'elle le paraît, parce que, abstraction faite des chutes du rio Madeira, il existe partout des voies navigables. Le paysage présente à peu près le même aspect dans les deux contrées. Ce sont les mêmes énormes forêts vierges, les mêmes savanes et les mêmes régions inondées; il est possible d'y pratiquer la culture des mêmes végétaux.

A vol d'oiseau, le nord-est de la Bolivie, ou région de Mojos, n'est séparé des Andes et des contrées qui, avant la découverte, étaient sous la domination des Incas, que par une distance assez faible. Mais entre les vallées ou les hauts plateaux des

Andes et les plaines de Mojos, se trouvent d'immenses forêts, qu'arrosent des rivières non navigables. Là, même pour les indigènes, il n'a pas toujours été facile de se frayer un chemin. Dans les Andes, les Indiens ont, en grande partie, cultivé d'autres végétaux que dans le pays plat. Ils ont pu aussi y faire l'élevage des lamas. Le climat y est très différent de celui de la plaine ; on doit s'y vêtir complètement, alors qu'en pays plat, on vit plus ou moins nu. Les Indiens des montagnes ont toujours craint les maladies des forêts vierges. Aussi ont-ils rarement été tentés de prendre possession des plaines, tout comme les peuples habitant les plaines n'ont guère voulu atteindre les montagnes.

Les contrastes observés entre la nature et la civilisation des montagnards et celles des habitants du pays plat se rencontrent également au Pérou, à l'Équateur et dans certaines parties de la Colombie. C'est pourquoi les Incas, qui avaient conquis tout le pays andin et la côte du Pacifique, depuis le Chili moyen jusqu'à la Colombie méridionale, ont peu pénétré dans les forêts vierges, même à l'est de leur propre capitale, le Cuzco. Nous aurons la preuve de ce fait en nous rappelant qu'il existait encore, il y a vingt ou trente ans, dans les forêts situées à quelques lieues du Cuzco, vers l'est, des Indiens qui abattaient les arbres au moyen de haches en pierre. Plusieurs centaines d'années de civilisation de l'âge du bronze et quatre cents ans de l'âge du fer n'avaient eu raison ni de ces forêts, ni des hommes qui les peuplaient. En 1905, j'ai découvert dans la région une petite tribu indienne, les Atsahuaca, qui, à cette époque, n'avaient pas encore reçu la visite de blancs. Dans la même contrée, j'ai trouvé des débris de céramique d'un intérêt d'autant plus grand qu'aucune trace de l'influence andine ne pouvait y être relevée [1]. Ils appartenaient donc à une civilisation propre au bassin de l'Amazone.

Dans la suite, on a pu relever des caractères andins en des contrées plus orientales, mais la civilisation de la partie du bassin de l'Amazone qui borde les Andes conserve, malgré tout, une empreinte amazonique supérieure à celle qu'elle a reçue des Incas.

En ce qui concerne le sud-est de la Bolivie et le nord de l'Argentine, les conditions de vie furent autres ; ce pays a servi de trait d'union entre la montagne et la plaine. Aussi l'influence incasique s'y fait-elle sentir fortement, ainsi que l'ont révélé, d'une part les études archéologiques faites au nord de l'Argentine et, d'autre part, les recherches ethnographiques poursuivies dans le Gran Chaco.

1. Nordenskiöld (1).

Si la civilisation amazonienne, en se heurtant aux Andes, n'a pu s'étendre plus à l'ouest, il n'en a pas été de même au nord et au sud. Des comparaisons intéressantes peuvent être tentées entre les trouvailles archéologiques de l'Amazone inférieure et celles des Antilles; Lovén l'a déjà mis en relief dans la remarquable étude qu'il a consacrée à l'origine de la culture des Taïno. Les recherches futures au Vénézuela, région presque totalement inexplorée au point de vue archéologique, nous seront d'une grande utilité pour mieux comprendre la civilisation indienne du bassin de l'Amazone ; elles nous permettront de constater les liens culturels qui unissent cette région à la Colombie et à l'Amérique centrale.

Au sud, et particulièrement en Bolivie, le pays, par sa situation, était prêt à recevoir l'influence amazonienne. Aucun obstacle insurmontable n'existe entre le fleuve Paraguay et les affluents de l'Amazone, aussi trouverons-nous de remarquables analogies entre les découvertes archéologiques de la région du rio Parana et celles de l'Amazone inférieure.

Cette même culture a pu aussi s'être fait sentir le long des Andes, depuis le nord-est de la Bolivie jusqu'au nord de l'Argentine.

En recherchant quels sont les tribus ou groupements qui, les premiers, ont représenté une civilisation indienne évoluée dans le bassin de l'Amazone, on ne rencontre nulle part de peuples parlant l'aymara, le quichua ou une langue appartenant au groupe chibcha, c'est-à-dire de peuples apparentés, linguistiquement, à ceux qui ont porté la civilisation à son plus haut sommet dans l'Amérique du sud occidentale.

Il est parlé, sur le territoire amazonien, une foule de langues différentes se rattachant à des familles distinctes ; trois langues ont été et sont encore prédominantes, à savoir: l'arowak, le carib et le guarani. L'arowak est la plus importante et il est évident que là où nous trouvons dans l'Amazone des vestiges d'une civilisation indienne relativement avancée, nous avons tout lieu de supposer — en nous basant sur ce que les recherches archéologiques ont révélé jusqu'à présent — que cette civilisation était arowak, ou tout au moins qu'elle avait subi l'influence des Arowak. Nous savons qu'à l'époque de la découverte, ceux-ci occupaient les Grandes Antilles, et, nous le verrons, leur civilisation, dans ce qu'elle avait de supérieur, avait beaucoup d'affinités avec celle de l'Amazone. Nous n'avons, pour l'instant, aucune raison de supposer que les plus intéressantes trouvailles archéologiques faites dans la région des plaines proviennent d'un peuple qui aurait appartenu à quelque race éteinte et dont le langage aurait disparu.

On rencontre, ou plutôt on a rencontré, lors de la découverte, des tribus d'Arowak

depuis le Gran Chaco jusqu'à la côte de la Floride où un petit groupe avait probablement immigré peu de temps avant l'arrivée des Espagnols. Ces tribus n'ont pas de territoire continu, mais elles occupent ou avaient occupé de plus ou moins grandes régions entre lesquelles habitent ou habitaient des peuplades parlant une tout autre langue.

Les Arowak étaient en général très cultivés, mais ils se montraient moins belliqueux que leurs voisins. Ce fait nous permet de remarquer qu'ils ont pu être subjugués par d'autres peuplades, comme l'a été, par exemple, la tribu arowak Chané par les Chiriguano qui sont des Guarani. Ce peuple a perdu son indépendance et sa langue, mais ses conquérants ont subi l'influence de sa civilisation supérieure.

Une remarque semblable peut être faite aux Antilles à propos des Indiens carib ; ces derniers ont subi l'influence civilisatrice des femmes arowak, très habiles céramistes, qu'ils avaient enlevées à leurs tribus. Les Arowak ont généralement moins résisté que d'autres peuples à l'intrusion des blancs ; ils recherchaient même leur amitié, quoiqu'elle leur fut souvent funeste.

C'est principalement dans les territoires où les Arowak ont vécu nombreux que nous trouvons des éléments archéologiques abondants. Il ne faut pas en conclure que tout ce qui est découvert provienne directement des Arowak, mais on peut admettre qu'il s'agit de vestiges de civilisations ayant subi fortement l'influence de ce peuple. Au point de vue scientifique actuel, tout semble prouver que les Arowak ont été les principaux civilisateurs, non seulement aux Antilles, mais aussi en Amazonie, du moins dans les endroits où des vestiges ont été mis au jour par les archéologues.

Si l'on veut se faire une image de ce qu'était la civilisation indienne dans le bassin de l'Amazone avant que les blancs aient visité ces contrées, on doit étudier les descriptions des premiers voyageurs. On peut compléter les renseignements qu'ils donnent par la lecture des comptes rendus modernes d'exploration ; mais pour les nombreuses tribus qui avaient disparu avant le commencement des recherches systématiques actuelles, on n'a d'autre source documentaire que les premiers récits dont nous venons de parler. L'archéologie n'accroît nos connaissances que sur certains points de la civilisation indienne à l'époque de la découverte de l'Amérique. Or le sol humide et chaud du bassin amazonien ne permet pas la conservation de la plupart des éléments qui lui ont été confiés. Nous ne rencontrons pas en Amazonie les conditions climatiques merveilleuses de la côte si sèche du Pérou, où les plus délicats tissus, les ornements en plumes, les substances alimentaires, les objets de bois, et bien d'autres

choses, sont demeurés intacts pendant plusieurs centaines d'années. En Amazonie, l'archéologie ne peut nous donner que des objets de pierre, d'argile, de coquillage et d'os. Ce n'est qu'accidentellement qu'on y obtient des renseignements sur les tissus et les ouvrages de vannerie exécutés autrefois par les Indiens. En fabricant des poteries à fond plat, par exemple, ils ont parfois employé des tissus ou des nattes pour y poser les objets; les tissus ou les nattes ont laissé dans l'argile molle des traces qui ont été ensuite conservées par la cuisson. Les débris de cruche portant ces traces sont particulièrement nombreux aux endroits jadis habités sur le rio Guaporé et sur son affluent, le rio Machupo, près de la frontière séparant la Bolivie du Brésil. Il en est de même dans d'anciennes localités découvertes par Nimuendajú, non loin de Santarem.

Comme la majeure partie du bassin de l'Amazone est pauvre en pierre, on ne peut espérer y renconter beaucoup d'éléments lithiques. En fait de matériaux de construction, les Indiens n'ont guère eu à leur disposition que du bois, des feuilles de palmiers et des produits similaires. Par suite, ne nous attendons pas à découvrir des ruines de temples ou d'autres monuments en pierre.

Les objets de métal se montrent partout très rares ; ils ont même été absolument inconnus d'une grande partie du pays. Dans les lieux où on les trouve, ils proviennent vraisemblablement d'échanges commerciaux entretenus avec les peuplades des Andes.

La lecture des anciennes descriptions de voyage et l'étude des trouvailles archéologiques faites en Amazonie ne permettent pas de croire que la civilisation indienne en cette contrée ait jamais atteint un degré supérieur à celui auquel elle était parvenue, lors du voyage effectué en 1541 par Orellana, le premier Européen qui descendit le fleuve. Exista-t-il jamais une culture amazonienne supérieure à celle dont parlent les premiers récits de voyage? Rien ne nous permet, à l'heure actuelle, de le supposer. Nous sommes donc autorisés, en nous aidant de la littérature, à tenter de reconstruire une image de la civilisation indienne, avec les rares vestiges que l'archéologie nous transmet.

Si nous voulons ensuite, au moyen d'études comparées, faire des recherches sur l'histoire de la civilisation indienne de l'Amazone, nous devrons le faire autant par l'étude de la propagation des éléments de culture, — qui est uniquement connue par la littérature — que par les résultats des fouilles archéologiques. Quand nous décrirons ces fouilles, nous devrons chercher, en nous aidant des auteurs anciens, à nous faire une image de la civilisation générale des Indiens dont proviennent les trou-

vailles ou de ceux qui ont eu une civilisation, en plusieurs points, analogue à la leur.

La partie du bassin de l'Amazone qui nous a donné des éléments archéologiques n'est pas bien grande, surtout en la comparant à l'immensité des régions envisagées. Les pièces que nous possédons proviennent pour la plupart des contrées baignées par le cours inférieur du fleuve; d'autres pièces proviennent de la plaine bolivienne arrosée par les affluents du rio Madeira, et une minime quantité, du cours supérieur de l'Amazone et de ses autres affluents. Dans un pays de forêts vierges, il n'est pas aisé de découvrir la place des tombes et des anciennes localités, là où rien n'indique, à la surface du sol, que les recherches seraient fructueuses. En Bolivie, j'ai parfois trouvé ces places, aidé par les tatous; ces animaux, en creusant leurs trous, ramènent à la surface du sol des débris de poteries qui peuvent révéler les emplacements recherchés. Quand le pays était en grande partie inondé pendant la saison des pluies, comme dans la région de Mojos en Bolivie, ou dans l'île de Marajó à l'embouchure de l'Amazone, les Indiens établissaient leurs demeures sur les rares élévations de terrain existantes, ou bien ils construisaient eux-mêmes, à cet effet, des monticules dits *mounds*. Cette coutume a permis de découvrir assez facilement certaines localités anciennes.

J'ai dit que, relativement à l'énorme étendue du bassin de l'Amazone, la partie sur laquelle avaient porté les recherches archéologiques était réduite. Ceux qui les ont conduites ne sont pas, non plus, très nombreux. Citons : Hartt, Derby, Netto, Barbosa Rodrigues, Goeldi, le Père Tastevin et Nimuendajú. Aucun d'eux, je le répète, n'a travaillé de façon aussi systématique que ce dernier. Grâce à lui, non seulement des éléments remarquables ont été recueillis, mais les fouilles ont été conduites avec une méthode réellement scientifique.

Avant de parler d'une façon plus détaillée de ces fouilles, je désire donner quelques extraits des récits de ceux qui ont vu la civilisation amazonienne avant que les blancs n'aient chassé les Indiens ou détruit leur culture propre. Je m'arrêterai particulièrement aux détails de leurs descriptions qui, d'une façon ou d'une autre, pourraient éclaircir les trouvailles archéologiques.

QUELQUES APERÇUS SUR LA DÉCOUVERTE DU BASSIN DE L'AMAZONE

En février 1541, Gonzalo Pizarro entreprit son expédition vers l'est de l'Équateur actuel, d'où il espérait rapporter de grandes richesses. Nous savons comment Pizarro,

aprés d'immenses difficultés, échoua dans son dessein, comment il expédia Francisco de Orellana en reconnaissance plus à l'est et comment celui-ci le quitta pour ne plus revenir. Ce devait être aux environs du rio Napo supérieur qu'Orellana se sépara du reste de l'expédition. Descendre les rivières et le fleuve dans de fragiles embarcations était un voyage des plus aventureux. Parmi les compagnons d'Orellana se trouvait le moine Gaspar de Carvajal qui a écrit sur cette expédition un récit d'une valeur inestimable.

Orellana et ses compagnons continuèrent à descendre le rio Napo jusqu'à son confluent avec le rio Marañon, nom que porte encore aujourd'hui l'Amazone. Ils rencontrèrent là de nombreux Indiens, sujets du grand chef Aparia. Les Espagnols reçurent de lui un excellent accueil. On leur donna beaucoup de nourriture, entre autres de la chair de tortue et de lamantin. Les Indiens avaient de grands enclos dans lesquels ils faisaient l'élevage des tortues. Quant à leur religion, nous savons qu'ils adoraient le soleil.

Nos voyageurs poursuivirent leur route et arrivèrent ainsi chez le chef Machifaro. Le village s'élevait sur une hauteur; la population y était très dense. Les Indiens possédaient de grands boucliers en peau d'alligator. Ils battaient du tambour et sonnaient de la trompette dans des instruments en bois. Après d'opiniâtres luttes, les Espagnols arrivèrent chez les Indiens Omagua et virent dans un de leurs villages de grandes quantités de poteries qui ont été décrites par Carvajal. En ce village existait une hutte réservée aux fêtes qui contenait des objets de terre cuite en tous genres, comme de grandes cruches pouvant contenir jusqu'à 25 *arrobas* et d'autres récipients plus petits ressemblant à des assiettes, à des tasses ou encore à des chandeliers. Carvajal, nous le savons, venait du royaume des Incas; il estimait cependant cette céramique la plus belle du monde et la jugeait même supérieure à celle de Malaga. Elle était glacée et émaillée et il y en avait de toutes les couleurs [1].

Outre cette céramique si remarquable, dont la découverte sera l'affaire des archéologues de demain, il existait, dans la même hutte, de grandes idoles en feuilles de palmier et en plumes.

1. P. 44. — « En este pueblo estaba una casa de placer dentro de la cual había mucha loza de diversas hechuras, asi de tinajas como de cántaros muy grandes de más de veinte y cinco arrobàs, y otras vasijas pequeñas como platos y escudillas y candeleros desta loza de la mejor que se ha visto en el mundo, porque la de Málaga no se iguala con ella, porque es toda vidriada y esmaltada de todas colores y tan vivas que espantan, y demás desto los dibujos y pinturas que en ellas hacen son tan compados que naturalmente labran y dibujan todo como lo romano. »

Orellana entendit partout parler du pays des Incas et aussi des Amazones dont la légende, on le sait, a servi à la dénomination du grand fleuve. Près de l'embouchure du rio Negro, il trouva des poules élevées par des Indiens. Comme ces gallinacés étaient inconnus en Amérique avant la découverte, ils avaient dû provenir d'autres Indiens qui avaient déjà été en rapport avec des blancs, c'est-à-dire avec les Portugais de la côte du Brésil. Les Espagnols rencontrèrent là une autre agglomération entourée de palissades.

En continuant leur voyage, ils arrivèrent à un village où ils virent une chose extraordinaire et vraiment unique [1]. Au centre du village se trouvait une place, et au milieu de cette place se dressait un échafaudage carré de 10 pieds de côté, qui supportait la maquette d'une ville avec son mur d'enceinte et sa porte. Cette dernière était flanquée de hautes tours munies de fenêtres. Les deux tours possédaient chacune une porte, et ses portes se trouvaient l'une en face de l'autre. Chaque porte était ornée de deux colonnes. Au milieu de cette ville en miniature se trouvait une place ronde, et au milieu de celle-ci on avait creusé un trou dans lequel les Indiens versaient de la *chicha* pour l'offrir au soleil. La maquette entière était supportée par deux pumas qui se tenaient debout en se tournant le dos.

Cet autel merveilleux, dont on n'a jamais trouvé le pareil dans les temps modernes, avait éveillé la plus vive admiration chez Orellana et les autres Espagnols. Selon le témoignage des Indiens, ce devait être le modèle d'un des villages des Amazones, et comme le royaume des Amazones n'était autre que celui des Incas, on se demande si l'autel n'aurait pas été une reproduction fantaisiste d'un de leurs villages. Le royaume des Incas était connu très loin à l'est des Andes et même jusqu'aux côtes du Brésil, c'est un fait certain. On rapporte encore sur ce village que les Indiens y possédaient une maison dans laquelle se trouvaient des costumes de danse confectionnés en plumes teintes de différentes couleurs et qu'ils portaient au moment des fêtes.

Dans un autre village, les Espagnols découvrirent un autel analogue. Ils passèrent

1. P. 48. — « En este pueblo estaba una plaza muy grande, y en medio de la plaza estaba un tablón grande de diez pies en cuadro, figurada y labrada de relieve una ciudad murada con su cerca y con una puerta. En esta puerta estaban dos torres muy altas de cabo con sus ventanas y cada torre tenia una puerta frontera la una de la otra, y en cada puerta estaban dos columnas, y toda esta obra ya dicha estaba cargada sobre dos leones muy feroces que miraban hacia atrás, coma recatados el uno del otro, los cuales tenian en los brazos y uñas toda la obra, en medio de la cual habia una plaza redonda : en medio desta plaza estaba un agujero por donde ofrecían y echaban chicha para el sol, que es el vino que ellos beben, y el sol es en quien ellos adoran y tienen por su Dios ».

alors devant le confluent d'une grande rivière, sans doute le rio Madeira. A peu de distance de là, ils rencontrèrent des indigènes qui étaient probablement des chasseurs de têtes. Après avoir descendu encore un peu le fleuve, ils virent des Indiens portant des flèches et des arcs, armes inusitées dans le bassin supérieur de l'Amazone où elles étaient remplacées par les propulseurs. Sur le cours inférieur du fleuve, les indigènes possédaient du poison à flèche. Carvajal ne donne guère de renseignements intéressants sur l'ethnographie de ces contrées. Il ne dit malheureusement rien de la céramique, ce qui eût été bien utile en raison des éléments archéologiques que nous possédons aujourd'hui. Ce n'est qu'un peu plus loin que les auteurs décrivent les belles poteries et les idoles de pierre rencontrées dans le pays.

Après le voyage d'Orellana, il s'écoula quelques années avant que l'Amazone fût à nouveau visitée. En 1549, arrivèrent à Chachapoyas, au Pérou, trois cents Indiens qui, dix ans plus tôt, sous la conduite de leur chef Huirahuasu — le grand oiseau — et de deux Portugais, avaient quitté les côtes du Brésil. A l'origine, ces Indiens auraient été treize à quatorze mille. Ils cherchaient le pays où personne ne devait mourir et où le repos serait éternel. Étaient-ce des idées chrétiennes mal comprises qui avaient provoqué leur migration ? Voulaient-ils atteindre le paradis du christianisme dont ils avaient entendu parler par les Portugais ? Cette migration et d'autres semblables ont dû, au XVI^e siècle, modifier profondément la répartition des territoires entre tribus, par rapport à ce qu'elle était avant la découverte [1].

L'apparition des Indiens du Brésil au Pérou, leurs récits concernant les grandes richesses qui se trouvaient à l'est des Andes frappèrent l'imagination des Espagnols et provoquèrent la malheureuse expédition d'Ursua. De cette expédition, nous avons quelques descriptions dont la meilleure est celle d'Ortiguera. Elle consiste principalement en un récit des luttes entre Espagnols ; les renseignements ethnographiques y sont rares. Un exposé assez minutieux nous permet de connaître les plantes cultivées par les Indiens, et il est de toute évidence que leur agriculture était développée. Les végétaux indiqués par Ortiguera sont : le maïs, le manioc, les patates douces, les calebasses, le poivre de Cayenne, l'arachide, l'igname et le coton. Dans l'Amazone inférieure, les Espagnols rencontrèrent des Indiens possédant des flèches empoisonnées.

L'expédition suivante en Amazonie ne nous donne guère plus de descriptions ethnographiques. Elle était composée de deux Frères franciscains, Domingo de Brieva et André de Toledo, et de six soldats espagnols qui, en 1636-1637, descendirent toute

1. Métraux (2).

l'Amazone depuis l'Équateur jusqu'à Para, dans une barque fragile, vivant de la charité des Indiens. L'expédition qui dura quatre mois est décrite par le Fr. Laureano de la Cruz. C'est elle qui décida Texeira à partir. Mais, cette fois, il s'agissait de remonter l'Amazone et de gagner Quito, en Équateur, puis de revenir jusqu'à l'embouchure du fleuve. Le Père Cristoval de Acuña nous a laissé un remarquable récit de ce voyage. A cette époque-là, les Indiens avaient encore une civilisation presque entièrement vierge de toute influence des blancs. Quelques végétaux introduits par les Européens en Amérique, et particulièrement la banane, étaient cependant déjà cultivés un peu partout. La tribu des Omagua est décrite comme la plus intelligente et la mieux dirigée. Elle possédait d'habiles tisserands et tous ses membres, hommes et femmes, portaient des vêtements de coton. Le tissage n'était pas réservé à la seule consommation de la tribu, le troc se pratiquait avec d'autres tribus. Les étoffes étaient tissées en différentes couleurs ou encore peintes. Les Omagua avaient coutume de presser la tête des petits enfants en l'entourant de planchettes de bois. Ce procédé avait pris une grande extension dans l'Amérique du Sud occidentale au moment de la découverte ; il est encore employé, suivant les récits des explorateurs modernes, chez les Indiens du rio Ucayali ; les vêtements, la chemise tombant jusqu'aux pieds et la pression du crâne indiquent chez ces Indiens une influence venue des contrées de l'ouest.

A vingt lieues en aval du confluent du rio Yurua et de l'Amazone (rive sud), Acuña découvrit les Indiens Curuzirares. Ceux-ci étaient fort nombreux et plus intelligents que tous les autres Indiens rencontrés le long du fleuve. Ils avaient, à proximité de leurs demeures, des provisions d'argile avec laquelle ils confectionnaient des ustensiles de ménage, par exemple des marmites ou des plats pour la torréfaction de la farine. Ces poteries faisaient l'objet de trocs sur une large échelle [1]. Les Curuzirares possédaient un peu d'or dont ils fabriquaient des ornements portés au nez et aux oreilles. D'où leur venait cet or ? Nous ne le savons pas exactement, mais nous pouvons supposer qu'il provenait des Andes. Au sud du rio Purus, les Espagnols rencontrèrent les Caripuna et les Zurino, qu'on prétendait être d'éminents sculpteurs sur bois. Ils con-

1. Acuña, p. 130 :

« Tienen en las barrancas donde moran muy buen barro para todo género de basijas, y aprouechándose del, fabrican grandes ollerías, en que labran tinajas, ollas, hornos en que cuezen sus harinas, cazuelas, jarros, librillos y hasta sartenes bien formadas, teniendo todo esto preuenido para trato comun con las demas Naciones, que obligadas de la necesidad que destos generos pasan en sus tierras vienen á hazer grandes cargazones de ellos, recibiendo por paga las cosas de que ellos necesitan. »

fectionnaient, entre autres, des chaises très commodes en forme d'animaux. Ils fabriquaient aussi des propulseurs. Leurs idoles en bois avaient un tel naturel, dit le Père Acuña, que les sculpteurs de son pays auraient pu tirer profit des leçons de leurs collègues indiens. Tout cela n'était pas seulement réservé au seul usage de la tribu, mais servait encore pour l'échange.

Chose curieuse, les Indiens de l'Amazone, en passant par le rio Negro et grâce à l'entremise d'autres tribus, étaient en rapport, à cette époque, avec les Hollandais de la Guyane, dont ils recevaient des outils en fer, tels que des haches et des couteaux. Nous avons ainsi la preuve d'une très ancienne et très importante voie commerciale indienne, qui existe encore aujourd'hui et qu'il convient de ne pas oublier dans l'étude du passé de ce pays. Sur les Indiens Tapajos qui habitaient une contrée riche en découvertes archéologiques, Acuña ne s'étend guère. Leur nom servit à désigner le rio Tapajos. Ils étaient craints de leurs voisins pour leurs sentiments guerriers et leurs flèches empoisonnées. Texeira et ses compagnons furent pourtant bien accueillis par eux; les femmes et les enfants leur montraient même de la confiance. Malgré cette attitude, en dépit des protestations du Père Acuña, les Portugais traitèrent ces indigènes avec cruauté, allant jusqu'à violer les femmes en présence des hommes. Acuña parle malheureusement fort peu des Indiens vivant dans les îles de l'embouchure de l'Amazone. A cette époque, ces îles possédaient cependant une population très dense, plus dense que toute autre contrée traversée par le fleuve.

Encore plus intéressant, si possible, que le récit d'Acuña, est le livre d'Heriarte, écrit quelques dizaines d'années plus tard. Il est très peu connu et, par conséquent, rarement cité. Le manuscrit découvert par le baron de Porto Seguro (de Varnhagen) à la Bibliothèque Impériale de Vienne, a été publié par lui en un opuscule qu'il fit imprimer à son usage personnel en 1874. Les exemplaires durent être distribués, pour la plupart, à ses amis diplomates qui les firent disparaître à jamais dans leur corbeille à papiers.

Heriarte parle longuement des Indiens Tapajos. Leur territoire s'étendait fort loin et leur plus grand village, qui portait le nom de la tribu, était situé à l'embouchure même du fleuve. D'après Heriarte, les Tapajos, à cette époque, n'auraient pas compté moins de 60.000 tireurs à l'arc, chiffre certainement exagéré. Comme les autres auteurs, il dit que leurs flèches étaient empoisonnées, et d'un poison mortel. Ces Indiens avaient des idoles peintes qui représentaient une sorte de dieu de la fertilité « Potaba de Aura » ; ils lui offraient un dixième de leur moisson de maïs. Contrairement aux usages des tribus voisines, ils ne préparaient pas leur farine avec du manioc, mais avec du maïs.

Ils employaient aussi ce grain à brasser de la bière qu'ils buvaient pendant les fêtes, servie dans de grands récipients.

Lorsqu'un des leurs mourait, ils conservaient son corps dans un ossuaire, et quand la chair en était pourrie, ils pulvérisaient les os et mélangeaient cette poudre à la chicha qu'ils buvaient [1]. Chez un peuple logeant ses morts dans les estomacs de leurs proches, on ne peut guère s'attendre à trouver des tombes et nous pourrons, en effet, constater que, malgré les recherches prolongées de Nimuendajú, on n'a malheureusement pu en découvrir une seule sur le rio Tapajos inférieur.

Des étrangers avaient coutume alors de remonter une partie du fleuve pour se procurer par le troc, du bois, des filets, de l'urucu et des pierres vertes que les Indiens appelaient, suivant Heriarte, *buraquitas*. Ce sont les fameux *muyraquitás* taillés en forme d'animaux ou d'objets divers dans de la néphrite ou un autre genre de pierre, et qui retiennent tant l'intérêt de ceux qui étudient l'archéologie de ces contrées (voir Pl. XLIII). Ces *muyraquitás* avaient, suivant Heriarte, la forme de perles rondes ou oblongues, de gobelets, d'oiseaux, de grenouilles, etc... [2]. L'auteur raconte encore que les Tapajos fabriquaient ces objets avec de l'argile verte, qu'ils leur donnaient une forme dans l'eau et que l'argile ensuite se transformait en une pierre verte très dure [3]. Il s'agit évidemment d'un procédé que les Indiens ont fait accroire aux Portugais. Point très important que l'archéologue doit noter, ces objets de pierre étaient encore employés au XVII^e^ siècle.

Les Indiens du rio Trombetas, qui doit son nom aux nombreuses trompettes employées par les habitants de ses rives, possédaient, dit-on, les mêmes idoles que les Indiens Tapajos. Ces derniers, ainsi que ceux du rio Trombetas, avaient à leur disposition une argile remarquable, avec laquelle ils fabriquaient une poterie très belle et très variée, qu'ils envoyaient pour échange en d'autres contrées. Les Portugais l'appréciaient beau-

1. P. 36. « Quando morre algum d'estes Indios, o deitam em uma rede, e lhe poem aos pés todos os bens que possuia na vida, e na cabeça a figura do Diabo feita a seu modo, lavrada de agulha como meia, e assim os poem em umas cazas que tem feitas so para elles, aonde estam a mirrar e a consumir a carne : e os ossos moidos os botam en vinho, e seus parentes e mais povos e bebem. »

2. P. 37 « Athé esta provincia chegam náos de altobordo, e por este rio dos Tapajós vam quatro jornadas a resgatar madeiras, redes, orucús, e pedras verdes, *que os Indios chamam buraquitas*, e os estrangeiros do norte estiman muito; e commummente se diz que estas pedras se lavram, n'este rio dos Tapajos de um barro verde, que se cria debaixo da agoa, e debaixo d'ella fazem contas redondas e compridas, vazos para beber, assentos, passaros, râs e outras figuras ; e tirando-o feito debaixo da agoa, ao ar, se endurece o tal barro de tal maneira que fica convertido em mui durissima pedra verde : e he o melhor contracto destes Indios e d'elles mui estimado. »

3. P. 37.

coup. La fabrication de la poterie était donc, à cette époque, un métier florissant dans cette contrée ; les Indiens en faisaient à l'intention des Portugais, et peut-être même dans le goût portugais [1].

Heriarte nous dit que les Indiens Araquizes, dans la région située entre le rio Tapajos et le rio Madeira, possédaient des huttes contenant des idoles et pratiquaient les mêmes cérémonies que les Tapajos [2]. Le commerce de la poterie était également chez eux fort important [3]. Ils y ajoutaient celui des pagaies et des esclaves ; leurs échanges avec les Indiens du rio Orinoco et du rio Madeira étaient suivis. Le commerce se pratiquait donc sur un vaste territoire. Nimuendajú identifie les Araquizes aux Aruaquis.

Dans la région du rio Madeira existe une argile excellente, dont les habitants fabriquaient des sortes de grands récipients nommés *igaçabas* qu'ils envoyaient dans d'autres contrées, afin de les échanger contre du coton, du fil à attacher les flèches, du tabac, etc... [4].

Tout comme les autres auteurs, Heriarte rapporte que les Indiens de l'Amazone supérieure utilisaient des propulseurs. Plusieurs tribus avaient des idoles en bois. Heriarte nous dit aussi que les Omagua ou Cambeba comprimaient le crâne des enfants ; leurs femmes tissaient avec habileté, les deux sexes portaient des vêtements. Ils étaient chasseurs de têtes.

Du petit livre d'Heriarte, on pourrait citer beaucoup d'autres choses concernant la civilisation indienne de l'Amazone au milieu du XVII^e^ siècle. Cependant, au point de vue archéologique, le principal a été dit.

Il existe une littérature très précieuse, traitant de l'Amazone inférieure à l'époque des Missions — XVII^e^ et XVIII^e^ siècles —; la « Chronica da Missão dos Padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão » du Père Betendorf est particulièrement importante.

En s'appuyant sur cet ouvrage ainsi que sur ceux d'autres auteurs — que je n'ai pu tous consulter moi-même, — Nimuendajú s'est efforcé de déterminer les tribus

1. P. 39. « Tem estes Indios e os Tapajós finissimo barro, de que fazem muito e bôa louça de toda a sorte, que entre os Portugueses he de estima, e a levam a outras provincias por contrato. »

2. P. 42.

3. P. 42.

4. P. 43. « Neste rio ha hum barro mui cheiroso, de que fazem os moradores *Igaçavas*, que sam como talhas grandes e pequeñas, que a vender levam a outras partes a troco de algodam e fio para atarem as frechas, e por milho e tabaco, e outras couzas que lhes sam necessarias, supposto que nas suas terras nam faltam. »

indiennes qui, à l'époque de la découverte et depuis cette époque, habitaient les différentes parties de la Guyane brésilienne, ainsi que les régions de l'Amazone inférieure. Je renonce à donner un compte rendu de ces ouvrages, parce que je ne veux pas déflorer la publication éventuelle du manuscrit de Nimuendajú, et aussi parce qu'il est vraiment permis de croire que, si les découvertes archéologiques sont post-colombiennes, elles proviennent de tribus qui habitaient l'Amazonie au XVI^e siècle. Il est d'ailleurs bien probable que les territoires de ces différentes tribus, tant en Amazonie qu'ailleurs, ont subi, dans leur délimitation, des changements sensibles aussi bien avant qu'après la découverte.

Nimuendajú emprunte à Betendorf et à João Daniel un fait très intéressant : les Indiens Tapajos conservaient les cadavres séchés de leurs ancêtres tels que des momies. Betendorf parle[1] d'un de ces cadavres séchés qui était considéré comme le *monhangarypy*, le « créateur du commencement » (Betendorf traduit le mot par « premier père ») des Indiens Tapajos et qui était honoré par des danses et par des offrandes. Le Père J. Daniel[2] raconte qu'en 1682 ces Indiens avaient encore dans la forêt vierge une hutte contenant sept « momies », qui, un certain jour de l'année, étaient ornées, en grand mystère, de vêtements neufs. Dans la même hutte se trouvaient cinq pierres destinées au culte. Chacune d'elles avait un nom et jouait un rôle rituel en rapport avec son appellation. Une des pierres représentait le dieu du mariage, une autre recevait des invocations au moment de l'accouchement. Le culte des cadavres séchés fait penser à des coutumes semblables observées dans l'ouest de l'Amérique du Sud. Les pierres peuvent avoir été des idoles, comme celles de l'Amazone inférieure, dont j'aurai l'occasion de parler plus amplement dans la suite (Pl. XL-XLII). Les missionnaires firent brûler les momies et en jetèrent les cendres dans le fleuve avec les idoles de pierre.

Nous possédons un grand nombre de descriptions très intéressantes de la côte de la Guyane entre l'Oyapoc et l'Amazone. L'une d'elles est due à la plume de Mocquet, qui, en 1604, voyagea dans ces contrées. Mocquet était « garde du Cabinet des singularitez du Roy aux Tuilleries ». Ce roi était Henri IV de France, et Mocquet raconte, entre autres, qu'à son retour, il démontra au roi, au château de Fontainebleau, comment les Indiens faisaient du feu avec des baguettes de bois. Mocquet est probablement le premier qui visita l'Amérique du Sud dans le dessein de former des collections ethno-

1. P. 353.
2. P. 480.

graphiques, et il ne serait pas impossible que ces collections existassent encore en France dans quelque grenier d'un vieux château.

Les récits de voyage de Robert Harcourt sont du plus haut intérêt pour les recherches archéologiques. Il voyagea dans ces contrées en 1608. Il rapporte, entre autres choses, ce qui lui fut conté par un indien Comarian : près du rio Wiapoco supérieur, habitait une tribu d'Indiens qui avaient de grandes oreilles [1]. Ils possédaient une statue de pierre adorée comme un dieu. Ils l'avaient placée dans une maison construite en son honneur et entretenue avec beaucoup de soin. L'image de ce dieu avait la forme d'un homme assis sur les talons, avec les genoux écartés, et les coudes appuyés sur eux. Il avait les mains levées, les paumes en dehors. Le regard était dirigé en haut et la bouche largement ouverte [2].

Il s'agit certainement d'une des statues de pierre que j'ai mentionnées déjà et dont je reparlerai plus loin. La description correspond d'une manière frappante à une statue de même espèce provenant de l'Amazone inférieure et qui se trouve aujourd'hui au musée de Göteborg (Pl. XLII).

Cette statue de pierre des Indiens de l'Oyapoc inférieur était certainement considérée comme un objet extraordinaire, et Harcourt lui-même partageait cette opinion, puisqu'il la décrit d'une façon aussi détaillée au cours de son récit de voyage plutôt succinct. Les notes de ce voyageur contiennent beaucoup d'autres indications intéressantes sur les Indiens de cette partie de la Guyane.

Avant de passer à la description des trouvailles archéologiques, je désire parler un peu de la civilisation indienne du nord-est de la Bolivie, telle que les premiers explorateurs la trouvèrent. Nous possédons également d'importantes collections archéologiques de ces contrées, qui font partie du bassin de l'Amazone, ainsi que je l'ai déjà expliqué.

1. Il s'agissait probablement de rondelles d'oreilles.

2. P. 109. « Aboue some of the first falles there dwelleth an Indian, called Comarian, who is an old man of a free disposition; by him I learned that a certaine distance aboue the first falles, the riuer Arwy falleth into Wiapoco, moreouer that certaine daies iourney beyond him towards the high land, vpon the borders of Wiapoco, there is a Natiō of Charibes hauing great eares of an extraordinary bignes, hard to bee beleeued, whom hee called Marashewaccas : amongst these people (as Comarian reporteth) there is an Idole of stone, wich they worship as their God ; they haue placed it in a house made of purpose for the greater honour of it, which they keepe very cleane and hansome. This Idole is fashioned like a man sitting vpon his heeles, holding vpon his knees, and resting his elbowes vpon them, holding vp his hands with the palmes forwards, looking vpwards, and gaping with his mouth wide open. The meaning of this proportion he could not declare, although he hath been many times amongst them, and hath often seene it. »

Les premiers récits relatifs au nord-est bolivien furent ceux des Jésuites[1]; ils décrivent les Indiens avec beaucoup de sympathie. La culture la plus développée appartenait sans conteste aux Arowak. Dans les régions inondées, ceux-ci élevaient de grands monticules de terre ou *mounds*, sur lesquels ils dressaient leurs huttes et établissaient leurs champs de culture. Ils construisaient des chemins en forme de bancs sur lesquels on pouvait se promener à pied sec, pendant la saison des pluies; ils creusaient aussi des canaux entre les fleuves. La plupart des chemins et des canaux sont actuellement en ruines, mais il en reste encore quelques-uns d'assez bien conservés[2].

Le Frère convers, José de Castillo, qui écrivit sur les Arowak un récit peu connu, mais extraordinaire, vante leur céramique disant, en particulier, qu'elle était décorée d'animaux stylisés[3].

Lorsqu'on étudie les récits de ces premiers voyages en Amazonie, on a l'impression que les éléments archéologiques mis au jour correspondent bien au degré de civilisation que les Indiens avaient atteint à l'époque de la découverte. On n'a rien trouvé qui, considéré de ce point de vue, ne puisse être de cette époque. Une céramique remarquable et qui avait éveillé l'admiration ou l'intérêt des premiers explorateurs, était fabriquée dans l'Amazone supérieure et dans l'Amazone inférieure. Les idoles de pierre qui, par leur haute qualité, représentent les plus belles trouvailles archéologiques faites en ces contrées, étaient encore sculptées et façonnées, ou tout au moins utilisées, au commencement du XVII^e siècle.

En Amazonie, les indigènes, grâce à un commerce développé, furent en communication avec la côte de la Guyane et le rio Orinoco. La poterie était un objet d'échange important. Celle-ci, malgré sa fragilité, pouvait être transportée sans difficulté par voie d'eau, et c'est pourquoi nous ne pouvons savoir, dans beaucoup de cas, si cette poterie a toujours été fabriquée où on la rencontre maintenant. Si, comme le fait remarquer Nimuendajú, d'identiques têtes d'oiseaux en argile furent trouvées par lui près du rio Tapajos et par Fewkes, dans l'île Carriacou aux Antilles (fig. 1), c'est qu'il devait alors exister des communications commerciales étendues.

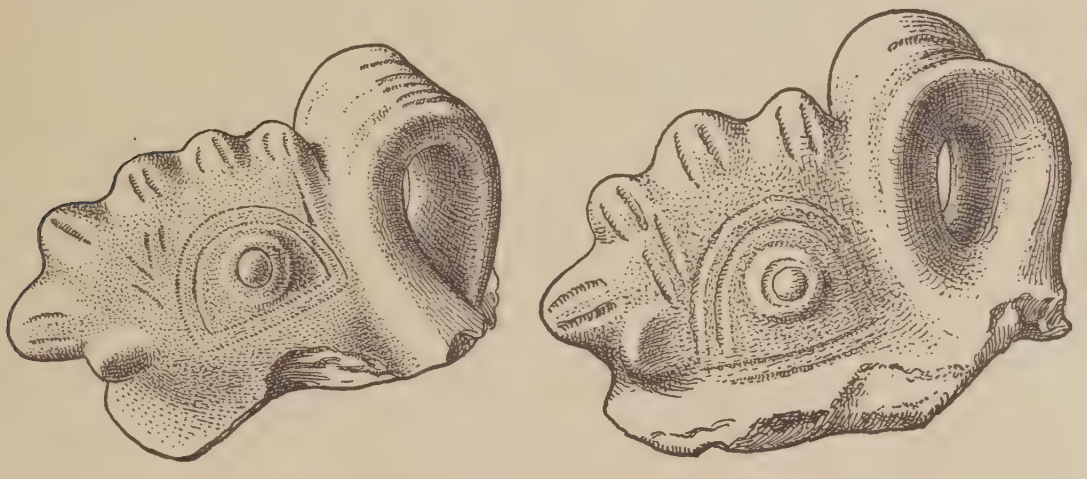
Dans l'Amazonie supérieure, l'influence de la civilisation péruvienne fut très forte.

1. Altamirano, Marbán, José de Castillo, Eder, etc...

2. Nordenskiöld (3).

3. P. 320. « Las mujeres labran loza buena y la pintan con no poca gracia con variedad de dibujos y colores imitando los que ven en algunos animales, con que teniendo á la naturaleza por dechado ya se vé que llenarán orden, estas mismas labran tinajas y todo lo que es de barro que lo hay bueno, se puede ofrecer dándole muy vistoso barniz y gracia en la hechura. »

La pratique de la pression des crânes, l'usage de la chemise tombant jusqu'aux pieds, la reproduction de villages en miniature, dont parle Carvajal, le culte du soleil ainsi que les bruits qui couraient sur un pays « où il y avait pénurie de bois, mais abondance de nourriture », tout cela témoigne d'une influence indéniable allant toutefois en diminuant vers l'Amazonie inférieure.



A B

Fig. 1. — Têtes d'oiseaux en terre cuite provenant :
A, de l'île de Carriacou, Antilles (d'après Fewkes, 3, Pl. 63) 1/1 ;
B, de Santarem (G. M. 24. 16. 56) 1/1.

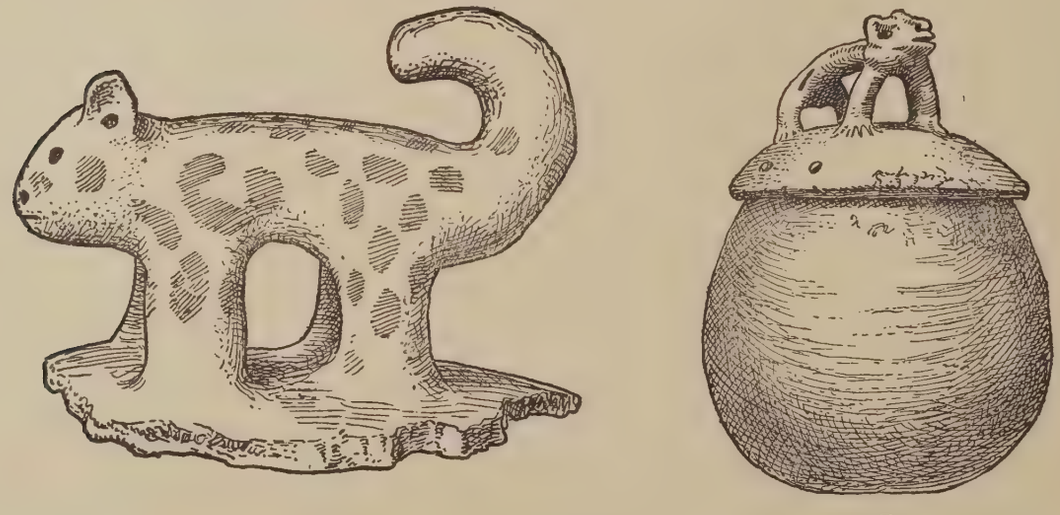
Pour l'archéologue, toutes les indications contenues dans la littérature ancienne sur la façon d'ensevelir les morts, sont très intéressantes. Il est dit qu'on pratiquait en Amazonie inférieure une sorte de momification. Les os des morts entraient aussi dans la préparation des aliments. On les pulvérisait et l'on mélangeait ensuite la poudre obtenue à la boisson qui devait être absorbée dans les fêtes. Cet usage, inconnu au Pérou, était et est encore fort répandu dans l'Amérique du Sud ; lors de la découverte, il était même connu dans la vallée du Mississipi. En règle générale, on brûlait d'abord les os avant de les pulvériser. C'est à cet usage, comme je l'ai dit plus haut, qu'on doit l'absence de tombes en beaucoup d'endroits et en particulier dans la région de Santarem, où des recherches nombreuses ont été effectuées et où des vestiges importants d'anciennes localités ont été pourtant trouvés.

Il est curieux aussi de constater que les urnes funéraires à usage d'enterrement secondaire qui, nous le verrons, ont été si courantes en Amazonie et à Mojos, ne sont même pas mentionnées dans les plus vieux récits sur ces contrées. Cette lacune est

d'autant plus étrange que des perles de verre et d'autres objets apportés par les Européens et échangés, ont été trouvés dans ces urnes. On ne devra donc pas oublier qu'en ce qui concerne les usages relatifs aux ensevelissements, la littérature ancienne est muette et ce, pour beaucoup de tribus. L'emploi des urnes funéraires, il est vrai, devait moins étonner les Européens que la coutume de faire entrer les os des cadavres dans la boisson ; c'est peut-être la raison pour laquelle le fait n'a pas été jugé digne d'une mention.

Si, aidés des anciennes descriptions, nous comparons la vie indigène sur l'Amazone et ses affluents à ce qu'elle était autrefois, nous constatons que les Indiens, possédant encore des vestiges de civilisation propre, n'existent plus que sur quelques affluents.

La culture indienne des Arowak et Betóya, telle que Koch-Grünberg l'a trouvée dans la région du rio Negro, il y a quelques dizaines d'années, nous donne une image assez fidèle de ce qu'elle était chez les Aruaquis et les Tapajos, à l'époque où Heriarte et d'autres ont pris contact avec eux (commencement du XVII[e] siècle). Il y a évidemment des différences, comme le fait que les Indiens rencontrés par Koch-Grünberg n'employaient guère plus d'outils de pierre, mais des haches et des couteaux reçus des blancs. Par contre, les Indiens que trouva K. v. d. Steinen en 1884, sur le rio Xingú supérieur, ne possédaient aucune empreinte de civilisation européenne et ils fabriquaient une céramique semblable à celle trouvée en Amazonie inférieure.



A B

FIG. 2. — A. Fragment de couvercle trouvé à Monte Mayé (G. M. 24. 7. 23) 3/4.
B. Urne funéraire trouvée dans une grotte près d'Atures, Rio Orinoco (d'après Marcano).

On ne doit pas oublier non plus — fait de la plus haute importance — qu'à la suite de la prise de possession par les blancs, des grands fleuves, et des vastes territoires qu'ils arrosent, les tribus indiennes survivantes se sont trouvées isolées les unes des autres, alors qu'autrefois, malgré l'usage de langues différentes et en dépit de civilisations distinctes, ces tribus indiennes, même séparées par de grands espaces, étaient cependant en rapports commerciaux les unes avec les autres.

Il faut aussi se souvenir, quand on étudie la civilisation indienne des immenses territoires des forêts vierges, qu'un type de civilisation disparu depuis longtemps dans une contrée, peut cependant survivre dans une autre. Il en est de même quand nous étudions l'archéologie de ces contrées; nous ne pouvons jamais prétendre qu'une céramique de même genre, trouvée dans deux territoire différents, soit de la même époque; ici, elle peut provenir d'un peuple qui vécut longtemps avant la découverte de l'Amérique, et là, elle peut dater de l'époque post-colombienne.

LIEUX DES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES DANS LE BASSIN DE L'AMAZONE

Bien que les lieux de découvertes archéologiques soient peu nombreux par rapport à l'immensité de l'Amazonie, il m'est impossible de les citer tous. Je me bornerai à énumérer les principaux d'entre eux, en tenant compte, avant tout, de ceux où des trouvailles importantes permettent de se faire une idée à peu près complète de la céramique propre à l'endroit considéré.

COUANANY

Un lieu très riche en urnes funéraires a été découvert en 1883, à Couanany, par Coudreau, et décrit en détails en 1895 par Goeldi [1]. Couanany se trouve sur la côte de la Guyane brésilienne. Les urnes étaient enfouies dans des galeries souterraines creusées à cet effet. Goeldi suppose que les Indiens avaient construit ces galeries à défaut de grottes naturelles, ce qui est très probable. Il est évident que de Caviana à Couanany, les indigènes n'ont pas voulu que la terre lourde reposât sur les urnes. Celles-ci ont été parfois placées sur le sol, ou bien dans des grottes naturelles ou artificielles, quelques-unes

1. Goeldi (2).

ont été pourtant enfouies dans la terre. Ces urnes constituent de véritables tombes; celles qu'on a trouvées jusqu'à présent — les plus aisées à mettre au jour — datent, en grande partie, de l'époque postérieure à la conquête. Il doit exister, dans la même région, beaucoup de tombes pré-colombiennes, mais elles ont peut-être été enfouies directement dans la terre, comme les urnes de la Isla de Pacoval, et, par suite, elles sont difficiles à découvrir.

Les urnes de Couanany, anthropomorphes pour la plupart, ont certainement été employées comme urnes funéraires d'enterrement secondaire. Elles sont finement peintes.

Près de Ulakte-Uni, non loin du rio Oyapoc, Nimuendajú a rencontré dans des grottes naturelles quelques urnes cassées et d'autres objets de poterie qui, par la forme et l'ornementation, ressemblent beaucoup à la céramique trouvée par Goeldi à Çouanany (Pl. XXIII a-c).

Signalons encore Monte Mayé, comme autre lieu important de découvertes sur la côte.

MARACÁ

Maracá est situé sur un petit fleuve en Guyane brésilienne ; c'est un endroit, connu depuis 1870, où les urnes funéraires abondent. Elles ont été trouvées dans de petites grottes naturelles. La plupart des pièces représentent un personnage humain assis sur un banc (Pl. XVIII). Le corps est formé d'un cylindre en argile d'égale largeur, auquel sont attachés des bras et des jambes en formes de tubes. L'ensemble produit à peu près l'effet d'un personnage construit en tuyaux de poêle ; sa tête est formée par le couvercle même. Ces urnes portent souvent des ornements peints qui sont probablement semblables à ceux dont les Indiens se couvraient le corps. Les personnages figurent tantôt des hommes et tantôt des femmes. Leurs mollets sont très gonflés; on dirait que ces Indiens avaient eu l'habitude d'en serrer fortement les parties supérieure et inférieure, comme il était l'usage de le faire chez plusieurs tribus de l'Amérique du Sud.

Des urnes en forme d'animaux ont été également découvertes à Maracá. Elles avaient été placées dans des grottes, mais non enfouies dans la terre. Ce sont des urnes funéraires d'enterrement secondaire.

A une pièce anthropomorphe reproduite par Goeldi [1], et qui représente une femme, il avait été fixé, au moyen de résine, aux bras et à la colonne vertébrale,

1. Goeldi (1).

des perles de verre blanches, bleues et vertes datant du XVII^e siècle, ce qui prouve clairement que l'urne appartient à l'époque post-colombienne.

MARAJÓ

L'endroit pour ainsi dire classique des fouilles archéologiques dans le bassin de l'Amazone est l'île de Marajó. Déjà vers 1870, Penna, Derby et d'autres y avaient fait de belles trouvailles. Les recherches du géologue Derby semblent avoir été conduites avec beaucoup d'esprit scientifique. L'île de Marajó, située à l'embouchure de l'Amazone, est un pays extrêmement bas, en grande partie inondé pendant la saison des pluies. Les habitants ont été obligés de chercher un refuge sur ses peu nombreuses collines, qui semblent même avoir été élevées à cet effet par les Indiens. La plus célèbre est la Isla de Pacoval, près du lac Arary; ce lieu semble avoir été une vraie mine d'or pour les explorateurs. Un autre *mound* appelé Camotins est aussi très connu. A la surface et dans le sol de ces *mounds*, on a trouvé beaucoup de débris de pots et de nombreuses urnes funéraires. Ces urnes avaient été enfouies dans le sol à un ou deux mètres de profondeur et ont été certainement utilisées pour des enterrements secondaires. Parfois, une belle pièce a été placée dans une autre plus simple. La céramique, dont plusieurs spécimens sont reproduits ici, est en partie peinte et en partie en relief (Pl. I-XVI). Cette technique semble particulière à la contrée. Quelques urnes affectent la forme d'un être humain, d'une femme le plus souvent. On a trouvé près d'elles des objets triangulaires caractéristiques en terre cuite, appelés *tangas*, que l'on suppose avoir été portés par les femmes. Dans l'ornementation de Marajó, les visages humains stylisés jouent un très grand rôle. De petits personnages assis, les jambes écartées, sont aussi typiques de Marajó; ils représentent en général des femmes. Jusqu'ici, on n'a pas pu déterminer l'âge relatif des diverses trouvailles faites dans la région.

CAVIANA

Caviana est une grande île, située au nord de l'embouchure de l'Amazone, d'où Nimuendajú a rapporté d'importantes trouvailles faites en plusieurs endroits, notamment à Rebordello. La céramique du lieu est très différente de celle de Marajó; nous n'y voyons pas l'ornementation particulière en relief signalée plus haut. De nombreuses urnes ont été découvertes à Caviana, quelques-unes sont anthropomorphes.

(Pl. XIX). Elles ont été employées, ainsi qu'à Marajó, comme urnes d'enterrement secondaire. Les petits os ont été placés au fond, le crâne par dessus et les membres sur les côtés. Le même vase contient parfois les os de plusieurs individus. La plupart des urnes trouvées par Nimuendajú sont évidemment post-colombiennes, puisqu'elles contenaient des perles de verre et d'autres objets importés par les Européens pour l'échange. L'explorateur a rencontré près d'elles plusieurs petits objets en jade ou en néphrite.

Outre les vases simples et anthropomorphes, Nimuendajú a trouvé également en cet endroit une espèce d'urne étrange ayant l'orifice sur le côté (Pl. XXII a-b). Une pièce analogue à celle-ci, venant de Para, est décrite par Joyce.

Les *mounds* artificiels sont inconnus à Caviana.

SANTAREM

De tous les lieux d'Amazonie d'où a été exhumée de la céramique, c'est peut-être Santarem le plus remarquable. L'emplacement est entièrement bâti et c'est grâce aux averses qui ont creusé de profonds fossés dans les rues que la vieille localité a été mise au jour ; des poteries — surtout des pièces brisées — ont pu ainsi être trouvées. Il n'a guère été possible de pratiquer des recherches systématiques, et Nimuendajú, qui le premier y a fait d'importantes trouvailles, a dû se borner à ramasser ce que les pluies torrentielles avaient découvert. Il n'a pas rencontré une seule tombe, ce qui peut s'expliquer par les singuliers usages funéraires pratiqués dans ces contrées, et dont Heriarte nous a entretenus (Voir ci-dessus p. 12). La céramique de Santarem est d'un genre extrêmement particulier, comme les photographies permettent de le constater (Pl. XXIV-XXXV). D'une manière générale, son style est constant, mais Nimuendajú a aussi trouvé quelques morceaux de poterie peinte, ainsi que des poignées caractéristiques en forme de visage, qui ne semblent pas provenir de la même civilisation que les autres objets découverts. Il est impossible de fixer l'époque relative à laquelle appartiennent ces pièces, en raison des conditions spéciales dans lesquelles elles ont été rencontrées.

Nimuendajú a reconnu qu'en plusieurs lieux voisins, la céramique était semblable à celle de Santarem.

MIRACANGUERA

Si, quittant Santarem, nous remontons le fleuve, nous arriverons en des lieux où l'on

a découvert de nombreuses tombes et des vestiges d'anciennes habitations. Le plus connu de ces lieux est Miracanguera, où Barbosa Rodrigues fit, vers 1870, des trouvailles extraordinaires d'urnes funéraires ayant la forme d'êtres humains. L'endroit même qui porte le nom de Miracanguera est maintenant, suivant Nimuendaju, ravagé par les eaux fluviales. Dans cette même contrée et en beaucoup d'autres endroits entre Santarem et le rio Madeira, Nimuendajú a fait une foule de trouvailles importantes, dont plusieurs sont reproduites ici (Pl. XXXVI-XXXVIII).

A Manaos « dans d'anciens cimetières Baré », M. J. d'Anthonay a réuni, pour le compte du musée du Trocadéro, une collection importante de vases et de morceaux de poterie variés, qui ont été décrits par M. A. Métraux.

Toutes ces pièces, cependant, ne peuvent guère nous donner une idée précise de la civilisation qui les ont fait naître, puisque leur chronologie nous échappe. On ne peut prouver qu'elles soient post-colombiennes ; ce n'est que sur la côte du Brésil, où les Indiens avaient des rapports suivis avec les blancs, qu'on a trouvé des tombes contenant des perles de verre, etc..., fait qui permet d'en déterminer l'âge. Il est évident que la civilisation de Santarem a fortement influencé les régions de la haute Amazone, mais comme on y trouve beaucoup d'objets absolument étrangers à cette influence, celle-ci n'a pas été unique. Ici, de même qu'à l'embouchure du fleuve, l'ensevelissement secondaire en urne est courant.

RIO TEFFÉ

Près de l'embouchure du rio Teffé, le Père Tastevin a recueilli de nombreux débris de vases, qui ont été remarquablement décrits par M. A. Métraux. Ils montrent, malgré des particularités locales, certaines ressemblances avec les trouvailles faites à Santarem et ils sont très utiles à l'étude de l'extension de l'influence de cette région.

LIEUX DE DÉCOUVERTES SUR LE RIO YAPURÁ, LE RIO NEGRO SUPÉRIEUR ET LE RIO NAPO

Sur la rive droite du rio Yapurá, au-dessus de la falaise de Macupirí, en amont de Maparí, le Père Tastevin a découvert une urne représentant un visage ; elle contenait des ossements en fort mauvais état de conservation. Des urnes funéraires simplement peintes, destinées sans doute à des enterrements secondaires, ont été également mises

au jour par Nimuendajú à Cerro do Carmo, Rio Içana et Anuyá Iuitéra (région du rio Uaupés).

D'autres urnes anthropomorphes, extraordinairement belles, ont été trouvées sur le rio Napo, dans une *barranca*, à 20 lieues en amont de l'embouchure du rio Aguarico (Pl. LIV-LV). Elles ont été décrites par Max Uhle ; l'auteur ne dit pas spécialement qu'il s'agit d'urnes funéraires, mais leur destination est bien probable. L'ensemble de ces trouvailles prouve que toute la région des affluents de l'Amazone réserve à l'activité des archéologues un champ fertile en découvertes.

RIO BENI

Nous passons maintenant de l'Amazone au nord-est de la Bolivie.

Près du rio Beni supérieur, j'ai trouvé en 1914 quelques tombes d'Indiens ainsi que des vestiges d'anciennes habitations mises à découvert par l'érosion du fleuve. Les morts avaient été enterrés dans la position étendue, ou bien couchés avec les genoux repliés jusqu'au menton. La céramique est caractérisée par des coupes munies de poignées en forme de têtes plus ou moins bien modelées ; il s'agit en général de têtes humaines, dont le regard est dirigé vers l'intérieur de la coupe (Pl. XLIV b-c). Certains récipients étaient munis de quatre pieds (Pl. XLIV a). Au même endroit, des Indiens auraient trouvé, disaient-ils, un gobelet en argile du style de Tiahuanaco ; si l'indication était exacte, elle démontrerait que les vestiges et les tombes dateraient de l'époque de Tiahuanaco. Suivant Lovén, un vase trouvé également en ce lieu représente probablement une tête de femme portant deux tresses, coiffure qui, elle aussi, rappelle l'influence des Andes (Pl. XLIV c).

Le musée de Göteborg possède une urne funéraire (Pl. XLV) et quelques vases (Pl. XLVI), venant du rio Beni, ou plus exactement de Rurenabaque ; ces pièces ont un tout autre style que celui de la céramique qui vient d'être mentionnée.

RÉGION DE MOJOS

La région de Mojos, située dans le nord-est de la Bolivie, ressemble beaucoup par sa nature à Marajó, du moins dans la mesure où je puis en juger. On y trouve de grandes savanes alternant avec des îles couvertes d'arbres (*islas*) et des galeries, pour ainsi dire boisées, qui longent les fleuves. Les savanes sont en majeure partie inondées

pendant la saison des pluies, de sorte qu'on est obligé de les traverser en barque, alors qu'en période sèche, il est peut-être impossible d'y trouver une goutte d'eau à boire. Ces conditions de climat ont obligé les habitants à concentrer leurs maisons sur des éminences naturelles ou sur de petites collines artificielles appelées *mounds*, afin de les soustraire, ainsi que leurs cultures, aux méfaits des inondations. Pendant la saison des pluies, je le répète, on voyage en barque à travers les savanes, et pour prolonger ce moyen de transport entre la période des pluies et la période de sécheresse, les Indiens ont creusé dans la région de Mojos des canaux ou de grands fossés reliant les bassins entre eux. La plupart des canaux ont, à l'heure actuelle, disparu, mais il en reste cependant de si bien conservés qu'ils peuvent encore être employés, tel le canal qui relie le rio Mamoré au rio Machupo supérieur. Ajoutons qu'il n'est pas tout à fait impossible que le rio Casiquiari, — cette voie de communication bien connue entre le rio Negro et le rio Orinoco, — soit un canal construit, au moins en partie, par les Indiens. Le célèbre explorateur allemand Koch-Grünberg n'était pas éloigné de le croire, d'autant plus que la contrée environnant le rio Casiquiari est habitée par des Arowak, comme de grandes parties de la région de Mojos. *Casiqui-ari* signifie le « fleuve du chef », et l'on peut penser que cette voie, de taille minime, a reçu son nom du fait qu'un chef indien l'avait fait creuser.

Un des plus importants lieux de découvertes dans la région de Mojos fut le *mound* Hernmarck, ainsi appelé par moi du nom de M. Arvid Hernmarck, qui a supporté les frais de mes recherches dans le pays. On y reconnaît une ancienne localité et un champ funéraire. J'y ai trouvé notamment un grand nombre d'urnes d'enterrement secondaire dont plusieurs étaient finement peintes (Pl. XLVII). Je signale un autre lieu, semblable au précédent, le *mound* Velarde. Il offre un grand intérêt, parce qu'on y rencontre d'abord une couche supérieure révélant la présence d'un peuple qui faisait usage des enterrements secondaires en urnes (Pl. XLVIII) et confectionnait des ustensiles de céramique à trois pieds (Pl. XLIX b), puis une couche sous-jacente prouvant l'existence d'un peuple qui enterrait ses morts étendus directement dans la terre, et qui possédait des poteries à quatre pieds. Entre cette céramique ancienne et celle de Tiahuanaco, il existe dans l'ornementation certaines analogies qui témoignent de l'influence des Andes.

On connaît plusieurs autres lieux de découvertes dans le nord-est de la Bolivie et dans les régions limitrophes du Brésil. Quelques objets provenant de ces endroits sont reproduits ici (Pl. XLIX, L, LIII).

PROVINCE DE SARA

Dans ce territoire situé près de Santa-Cruz de la Sierra, on trouve de nombreuses urnes funéraires (Pl. LI), ainsi que de petits objets de poterie (Pl. LII). Ces urnes rappellent beaucoup, par leur ornementation exécutée avec le bout du doigt, celles qui sont encore employées, ou tout au moins qui l'étaient encore il y a quelques années, par les Indiens Chiriguano dans le sud de la Bolivie, à la limite du Gran Chaco. L'usage général et fréquent de la poterie à trois pieds prouve l'influence de Mojos. La présence du bronze témoigne des communications avec les Andes. Nous sommes ici, il est vrai, à la limite des territoires du bassin amazonien.

COMPARAISON DES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES DU BASSIN AMAZONIEN ENTRE ELLES ET AVEC LES PRODUITS DES CIVILISATIONS VOISINES

Si nous comparons entre elles les pièces archéologiques dont je donne ici quelques spécimens, je crois qu'on pourrait surtout les distinguer comme provenant de deux grandes civilisations, dont l'une serait caractérisée par l'ensevelissement en urnes et l'autre par l'enterrement direct dans le sol ou par l'absorption stomacale des ossements pulvérisés.

Nous retrouvons l'ensevelissement en urnes dans l'île de Marajo, sur la côte de la Guyane, au nord de l'embouchure de l'Amazone, sur les rives de ce fleuve, sur celles du rio Negro et du rio Yapurá, au *mound* Hernmarck (Mojos), dans la couche supérieur du *mound* Velarde (Mojos), dans la province de Sara, sur le rio Guaporé et sur le rio Beni.

Des enterrements directs dans le sol ont été pratiqués au *mound* Velarde (couche profonde) et sur le rio Beni. C'était aussi la façon typique de mettre en terre aux Antilles.

L'absorption des ossements pulvérisés appartenait en propre à une partie du bassin de l'Amazone et l'usage en était courant, je crois, à Santarem.

Il convient maintenant de déterminer les rapports qui existent entre les trouvailles faites, ainsi que l'âge respectif des pièces.

Je reviens encore une fois sur l'ancienneté relative d'une partie des urnes découvertes

près de la côte et dans les îles de l'embouchure de l'Amazone; elles sont post-colombiennes, puisque on y a trouvé des perles de verre et d'autres objets de provenance européenne. Des enterrements secondaires en urnes anthropomorphes se pratiquaient donc encore dans ces régions au XVI^e siècle.

FIG. 3. — Têtes d'oiseaux en terre cuite provenant :
A-B, de Erin Bay dans l'île de la Trinité (d'après Fewkes) 1/1 ; — C, de Wakany, région des Palicour (G.M. 26. 4. 9) 1/1 ;
D, de Cuipiranga près de Santarem (G. M. 26. 26. 88) 1/1 ;
E, de Parana (d'après Joyce); — F, de Acai près de Santarem (G. M. 24. 16. 68 a) 1/1.

Si nous cherchons, en dehors de l'Amazonie, une céramique analogue à celle dont nous venons de parler, nous remarquons qu'à Monte Mayé, sur la côte nord de l'embouchure de l'Amazone, Nimuendajú a découvert des morceaux de couvercles d'urnes, qui ressemblent beaucoup à ceux trouvés dans une grotte du rio Orinoco (voir fig. 2).

Comme Lovén [1], le premier, l'a fait remarquer — bien qu'il disposât d'un nombre limité d'éléments, — c'est aux Antilles qu'on rencontre la céramique se rapprochant le plus de celle de Santarem ; les illustrations données le prouvent par leurs similitudes frappantes.

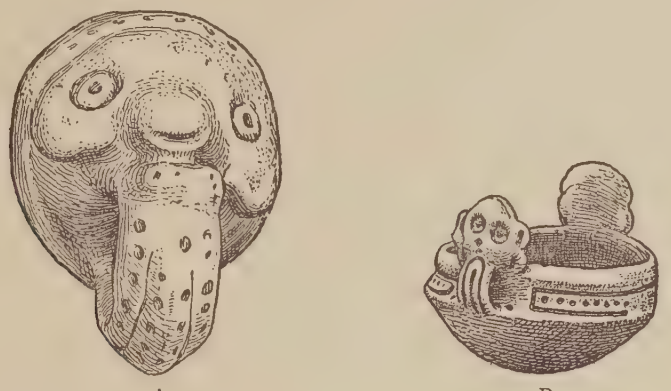
Notons, après Nimuendajú et Linné, une tête d'oiseau, dont le musée de Göteborg possède plusieurs spécimens dans ses collections de Santarem (fig. 1 B), et dont une réplique parfaite — on pourrait dire une copie — venant de l'île Carriacou aux Antilles, est décrite par Fewkes (fig. 1 A). Même dans les moindres détails de la décoration, la ressemblance est parfaite. Une autre espèce de tête d'oiseau, surmontée d'une boule, se rencontre fréquemment dans la région de Santarem (Pl. XXXII et fig. 3 D, F). La boule communique généralement avec les cavités de la tête par un trou. D'après Nimuendajú, on y introduisait probablement un ornement en plumes, à l'occasion des fêtes, comme le font encore les Indiens Palikour, dans les têtes d'oiseaux dont sont munis les sièges des hommes-médecine (fig. 4). Fewkes décrit des têtes d'oiseaux ressemblant à celles-là, mais en plus simples, elles proviendraient de Erin Bay, dans l'île de la Trinité (fig. 3 A-B). Une tête d'oiseau en terre cuite analogue à celle de Santarem a été aussi découverte par Nimuendajú dans le territoire des Indiens Palikour (fig. 3 C).

Fig. 4. — Tête ornant les sièges des hommes-médecine chez les Indiens Palikour (G. M. 26. 3. 244).

Dans l'île de Cuba, située pourtant à une distance considérable du continent, nous retrouvons de la céramique ayant des analogies avec celle de l'Amazonie (voir par exemple la fig. 5 A). La tête représentée par cette figure a été découverte près de Cocal, non loin du rio

1. P. 221.

Trombetas, et semble appartenir à une céramique plus primitive, peut-être plus ancienne, que celle trouvée généralement dans cette contrée. Abstraction faite des similitudes de détails, il existe une ressemblance générale dans l'aspect de ces poteries, telles l'application de têtes d'hommes ou d'animaux servant de poignée aux vases, la concentration de la décoration des récipients sur les bords, etc...



A B

Fig. 5. — A. Anse en forme de tête, provenant de Cocal, près du rio Trombetas (G. M. 24. 16. 4 c) 1/1.
B. Coupe (Taino) provenant de El Lindero, près de Maisi, dans l'île de Cuba (d'après Harrington).

Les pièces surchargées de tous les ornements imaginables, qui ont été trouvées à Santarem, n'ont peut-être pas un caractère aussi unique qu'on pourrait le croire à première vue, si on les compare à celles de Saint-Domingue et à la céramique du Chiriqui. Ainsi, à Saint-Domingue, on a découvert un type de poterie (fig. 6) qui se rapproche de la céramique surchargée de Santarem (Pl. XXIV-XXV), si elle était

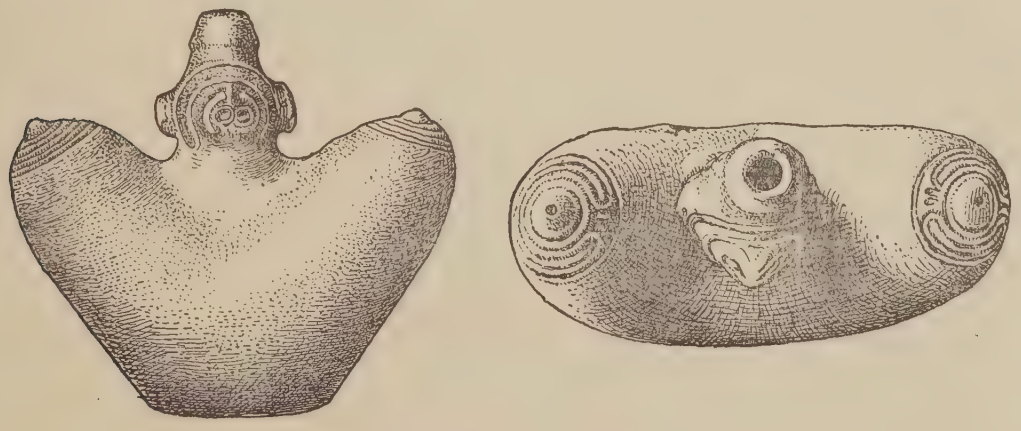


Fig. 6. — Vase de Saint-Domingue (d'après Fewkes, 2).

dépouillée de la plupart de ses ornements. La forme primitive est, en quelque sorte, la même, avec le goulot en forme de bouteille, sur lequel est appliqué un visage en relief. Elle nous donne peut-être une idée de la céramique de Santarem avant que l'influence centro-américaine ne s'y soit fait sentir.

Lovén [1] suppose que la poterie à goulot étroit, ornée d'un visage, doit son origine à la civilisation andine, ce que je croirais volontiers admissible.

Les mêmes analogies ne se retrouvent pas aux Antilles dans la céramique des urnes funéraires si courante en Amazonie inférieure.

La céramique des Antilles est arowak, et il est évident qu'elle est antérieure aux urnes anthropomorphes peintes qu'on trouve sur le continent. Elle nous offre les formes anciennes et simples de la céramique qui est devenue, dans la suite, la grande spécialité de la région de Santarem.

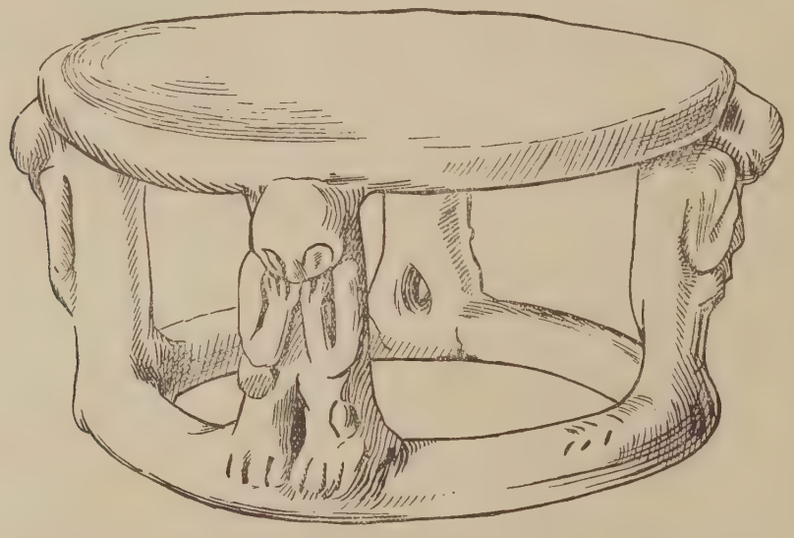


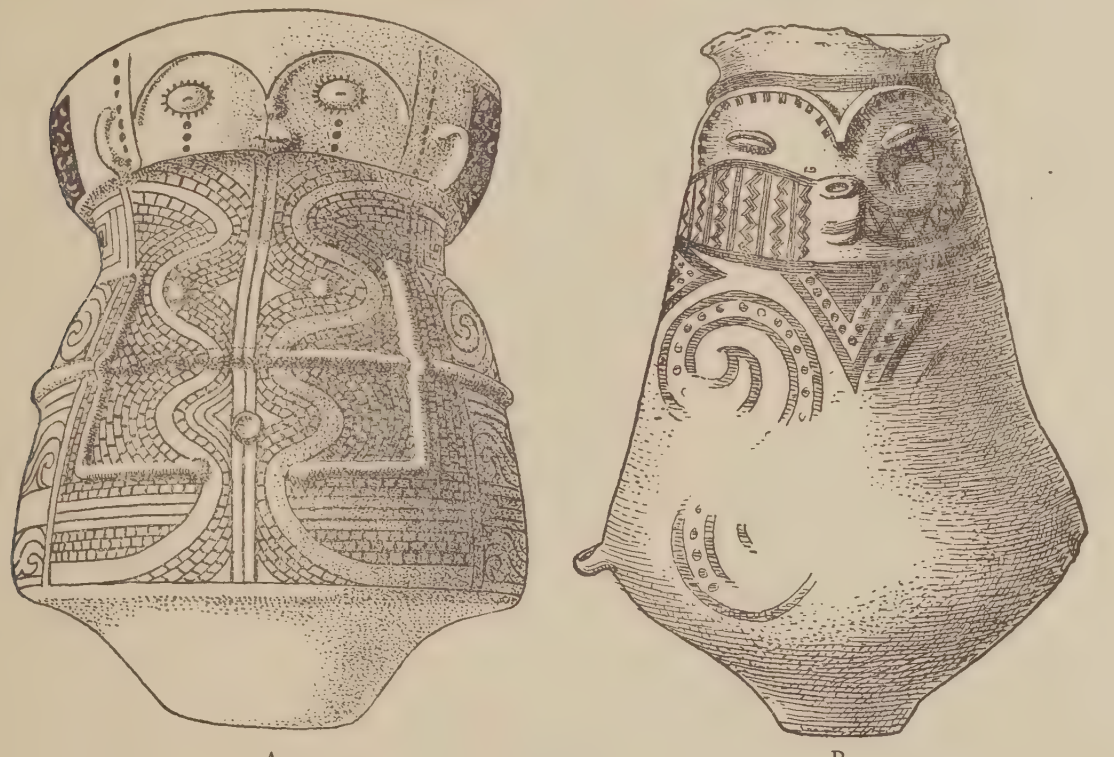
Fig. 7. — Objet en poterie du Chiriqui, orné du même genre de cariatides que certains vases de Santarem (G. M. 27. 21. 4) 1/1.

Plus au sud, nous retrouvons d'assez grandes analogies entre la poterie de Santarem et celle du rio Parana inférieur. On y voit la même tête d'oiseau surmontée de la boule caractéristique déjà signalée à Santarem et dans l'île de la Trinité (fig. 3 E). Des analogies existent également entre la céramique de Santarem et celle du rio Beni.

En rapprochant la poterie de Santarem de celle, si riche artistiquement, du Chiri-

1. P. 250.

qui et du Costa Rica (Amérique centrale), nous trouvons entre elles beaucoup de points communs, notamment la présence de vases à trois pieds, la représentation de cariatides (fig. 7) ou d'ornements formés par des grenouilles en position de saut. Ces points communs n'existent pas entre la poterie de Santarem et celle des Antilles ou du rio Parana. Cette lacune doit provenir de ce que les Arowak, à cette époque, avaient déjà émigré aux Antilles et que les Indiens de Santarem et du rio Parana n'avaient plus de rapports entre eux.



A B

Fig. 8. — Urnes funéraires provenant :
A, de Couanany sur la côte de la Guyane brésilienne (d'après Goeldi) ;
B, de Santa Maria, Catamarca, République Argentine (d'après Outes).

Si nous cherchons, en dehors du bassin de l'Amazone, des urnes anthropomorphes analogues à celles qui ont été décrites ici, nous en trouverons de semblables, comme l'a déjà fait remarquer Torres, dans le nord de l'Argentine; il s'agit d'urnes ornées d'un visage en relief (fig. 8). Au Vénézuéla (fig. 9 C), en Colombie (fig. 9 B) et même, selon l'observation de Uhle, près du rio Napo en Équateur (Pl. LIV-LV), nous

retrouvons des poteries analogues aux pièces si curieuses de Maracá, en forme de personnage masculin ou féminin assis sur un banc (Pl. XVIII et fig. 9 A). Dans le nord de la Colombie, Mason a découvert également des urnes, mais d'espèce plus simple, munies d'un visage humain modelé en relief. Il nous est difficile de n'admettre aucun lien historique entre toutes ces urnes anthropomorphes. Aux Antilles, je l'ai déjà dit, elles sont inconnues. En Argentine septentrionale, où les Indiens ont subi fortement l'influence des Incas, les urnes anthropomorphes n'empruntent pourtant aucun caractère à la céramique andine ; elles font croire à des rapports avec des tribus amazoniennes.

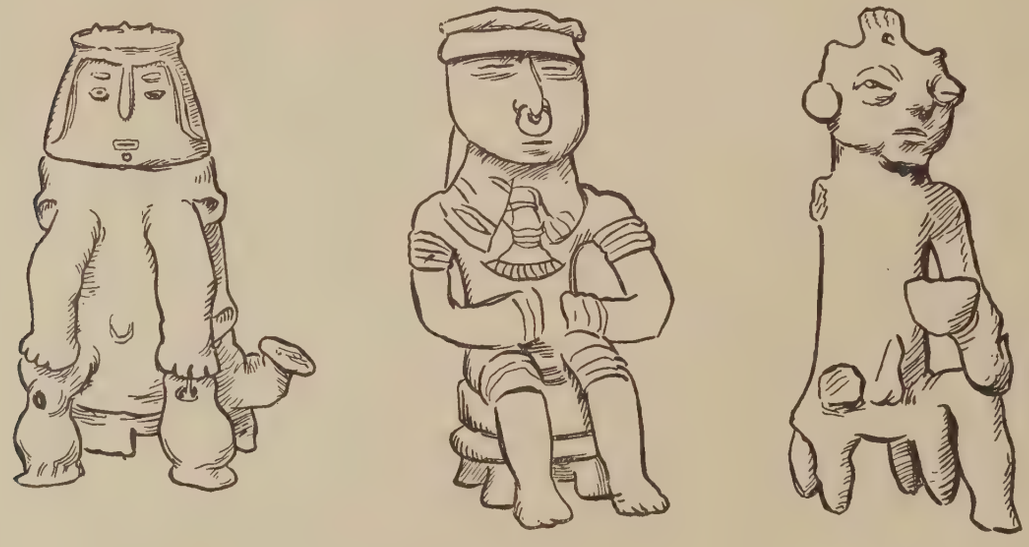


Fig. 9. — A. Urne funéraire de Maracá.
B. Figurine humaine en terre cuite de la vallée de Cauca en Colombie (d'après Krickeberg).
C. Figurine humaine de Boconó dans les montagnes de Mérida, Venezuela (d'après Krickeberg).

Dans les territoires de l'ouest de l'Amérique du Sud, depuis l'Argentine jusqu'à la Colombie, les vases anthropomorphes sont très courants. Ils sont encore en usage en plusieurs endroits et surtout chez les Indiens de Chocó, mais, pour autant que nous le sachions, ils n'étaient pas ou ne sont pas employés, au sud de la Colombie, comme urnes funéraires. Je crois cependant qu'il existe un lien probable entre les vases anthropomorphes employés comme coupes, carafes, etc..., dans l'ouest de l'Amérique du Sud et les urnes funéraires anthropomorphes de l'est des Andes. Historiquement,

l'explication doit être la suivante : les peuples vivant à l'est des Andes possédaient sans doute des urnes funéraires simples ; quand ils ont vu les vases anthropomorphes venant de l'ouest, ils les ont imités en urnes funéraires. Le fait paraît évident à la suite des comparaisons que j'ai faites ici entre les personnages assis sur un banc, originaires de la Colombie et ceux de Maracá (fig. 9). A cette époque, ou même un peu plus tôt pour certaines contrées, les Indiens de l'est de l'Amérique du Sud ont appris l'art d'orner la poterie en la peignant avant cuisson, ainsi qu'on le faisait dans l'ouest. A une date postérieure, cette invention a évidemment atteint les Antilles, mais n'a pas pénétré dans ses îles les plus éloignées.

Nous venons de relever des ressemblances dans la céramique appartenant à de vastes territoires. Elles prouvent les liens qui unissaient entre elles certaines civilisations ainsi que les grandes migrations des tribus indiennes. Mais on doit aussi se souvenir que, dans chaque contrée, la céramique offre des particularités caractéristiques ; elles peuvent s'expliquer par la non-simultanéité des époques de civilisation et par l'évolution propre du style local. Si tous ces styles, plus ou moins indépendants, devaient être décrits, il faudrait avoir à sa disposition un nombre d'illustrations considérable. A Mojos, par exemple, la céramique est très différente suivant les *mounds* considérés. Des formes locales particulières peuvent donc se rencontrer en des points voisins de l'Amazonie.

Si nous considérons l'ensemble des urnes funéraires reproduites, nous y trouvons de grandes différences, mais, selon la juste remarque de Nimuendajú, les urnes peuvent varier de forme et de décor même en une région très réduite et quoique datant à peu près de la même époque ; cet archéologue a ainsi découvert dans l'île Caviana, à l'embouchure de l'Amazone, un grand nombre d'urnes funéraires post-colombiennes de formes très distinctes (Pl. XIX).

N'oublions pas qu'en Amazonie, les idées et les inventions, dans l'art de la céramique comme dans d'autres domaines, ont dû se propager par les migrations et les rapports commerciaux. Entre les Andes et les territoires voisins de l'est, les échanges ont surtout permis la pénétration des civilisations ; certaines tribus, qui habitaient au pied des montagnes, ont certainement subi, de cette manière, l'influence directe de la culture occidentale. Puis, grâce aux migrations des peuples dans le bassin de l'Amazone, les idées et les éléments empruntés ont pu se propager sur de grandes étendues.

La civilisation andine est certes très ancienne et l'on peut maintenant, grâce aux recherches de Max Uhle, distinguer en elle différentes périodes de développement,

dont la dernière est évidemment celle des Incas. La période dite de Tiahuanaco est plus ancienne. A Mojos, et jusqu'à présent exclusivement là, on a pu prouver que les découvertes faites dans la couche inférieure du *mound* Velarde se rapprochent de la civilisation de Tiahuanaco et que les découvertes de la couche supérieure doivent dater de l'époque des Incas [1]. Puisqu'on a pu réussir à déterminer la chronologie relative des découvertes archéologiques faites dans l'Amérique du Sud occidentale, on doit pouvoir, par comparaison, fixer cette chronologie en ce qui concerne le bassin de l'Amazone.

S'il nous est permis de dire que la civilisation des contrées proches des Andes, telle celle du *mound* Velarde (couche inférieure), date de l'époque de la civilisation de Tiahuanaco, parce que sa céramique a subi l'influence de celle de cette région, il est légitime de croire qu'une céramique identique trouvée à une grande distance à l'est des Andes, appartient également à l'époque de Tiahuanaco, en tenant compte, cependant, du temps très variable de diffusion d'une même influence à travers le vaste continent.

En Amazonie, l'évolution de l'art céramique est soulignée par le passage du décor modelé (têtes d'hommes ou d'animaux), des lignes entrelacées et des gravures en creux à l'ornementation peinte. Je suppose que cette transition est due en grande partie à l'influence des Andes. Dans les îles les plus éloignées du continent, comme Haïti et la Jamaïque, on ne trouve — fait typique signalé par Lovén — aucune pièce dont l'ornementation peinte ait été faite avant la cuisson. L'immigration des Arowak en ces îles est antérieure à l'époque où ils eussent appris à cuire la peinture appliquée sur les poteries. Cette migration a dû avoir lieu, comme le dit Lovén [2], en un temps où la céramique était encore très archaïque.

A Santarem, il est assez difficile de démontrer l'influence de la civilisation péruvienne.

En revanche, il existe entre la céramique de ce lieu et celle de l'Amérique centrale, d'assez fortes analogies. L'influence centro-américaine a dû être contemporaine de celle du Pérou et je pense que c'est d'elle qu'émane l'idée des vases à trois pieds et de certains types de poterie trouvée à Santarem et à Maracá.

L'invention du tripode a été particulièrement appliquée dans la région de Mojos en Bolivie. On ne la rencontre que rarement ailleurs. Une invention peut d'ailleurs être connue dans une contrée, sans qu'elle s'y développe, et y être empruntée par un autre peuple chez qui elle prendra une extension complète.

1. Nordenskiöld (4).
2. P. 218.

Tandis que la céramique subissait en Amazonie l'influence des pays de l'ouest et du nord-ouest, elle se spécialisait grâce à des techniques élaborées localement par les Indiens eux-mêmes, indépendamment de toute influence étrangère.

Une invention curieuse, spéciale au bassin de l'Amazone et aux contrées limitrophes, consiste à munir la poterie d'un bord creux, dans lequel on introduit de petites billes, de façon à ce que l'objet puisse servir de sonnaille. La fabrication de ce genre de poterie a, sans aucun doute, exigé une grande habileté technique. Cette invention est connue dans le pays bas de la Bolivie méridionale, dans les contrées voisines de l'Argentine, dans l'Amazonie inférieure, au Vénézuéla, et dans l'île d'Aruba, au large de la côte de ce dernier pays. Dans la Bolivie méridionale, elle doit dater d'une époque reculée, car on constate sa présence en des pièces fabriquées avant l'époque où l'influence andine s'est fait sentir. Elle ne semble pas avoir atteint les Antilles.

Dans le domaine purement technique, les Indiens de l'Amazone paraissent avoir découvert la méthode qui consiste à mélanger une certaine espèce de spongiaires à l'argile dont on fabriquait les vases ; les petites aiguilles contenues dans les spongiaires sont pour l'argile ce qu'est le fer pour le béton armé, elles rendaient la poterie plus solide.

Un fait m'a aussi frappé : c'est que la grande distance qui sépare l'Amazonie des Antilles n'a pas empêché la diffusion des styles. Nous n'avons qu'à nous rappeler les ressemblances des têtes d'oiseaux trouvées près du rio Parana, du rio Tapajos, dans l'île de la Trinité, et près du rio Oyapoc en Guyane brésilienne.

Notons encore qu'un type de civilisation très ancien peut exister à l'état de survivance en certains lieux.

Aux plus remarquables trouvailles faites dans la région inférieure de l'Amazone, appartiennent les objets de pierre, que j'ai déjà mentionnés en parlant des voyages d'Heriarte et de Harcourt. Le musée de Göteborg en possède quelques-unes comptant parmi les plus belles qui soient connues (Pl. XXXIX-XLIII). Ces objets sont parfois en néphrite; importés en Europe au XVI^e^ siècle, ils étaient pulvérisés et absorbés en guise de remède contre certaines maladies [1].

Nous savons que les idoles de pierre étaient encore en usage au XVII^e^ siècle, mais nous ignorons si on les fabriquait encore, car Harcourt nous dit, dans son récit de voyage, que certaines d'entre elles étaient alors considérées comme de grandes curiosités.

Les idoles de pierre représentant une forme humaine dont le dos ou la tête est

1. Fr. Joâo de S. José, p. 86.

surmonté d'un animal ou d'un démon, ont été comparées aux grandes statues de pierre de San Agustin en Colombie et de Zapatera au Nicaragua. Il est possible que ces ressemblances soient dues à quelque lien de civilisation [1], mais le fait ne paraît pas encore certain. Il serait intéressant de savoir si ces statues ne représentent pas des êtres humains munis de masques figurant un démon.

Je devrais dire un mot des haches en pierre trouvées en Amazonie, complétant ainsi par les éléments nouveaux découverts en ces dernières années, les très intéressantes études de Rivet et Verneau sur l'aire d'extension des types de haches en Amérique. Mais je sortirais du cadre que je me suis tracé dans cet ouvrage, d'autant plus qu'il ne s'agirait pas seulement d'examiner les formes des haches, mais aussi la nature de la roche dans laquelle elles ont été taillées. La grande pauvreté en pierre de quelques contrées amazoniennes a rendu très actif le commerce de ces instruments par voie d'échange.

J'ai essayé de donner au lecteur, le plus brièvement possible, une idée des découvertes archéologiques faites dans le bassin de l'Amazone. Nous sommes évidemment au début des recherches. Il ne faut jamais perdre de vue qu'en ces régions une couche contenant des vestiges de civilisation, ou un champ funéraire, ne donne qu'une idée très imparfaite de la culture du peuple qui est l'auteur de ces vestiges. Les fouilles ne nous révèlent guère que l'habileté des potiers d'une région, et cette habileté a pu être supérieure à celle des peuples voisins, parce que leur contrée était simplement plus riche en argile et se prêtait mieux à la fabrication de la poterie. Il peut donc être injuste de qualifier d'inférieure la civilisation d'un peuple, en s'appuyant sur le caractère primitif de sa céramique. On doit s'en souvenir en étudiant l'archéologie du bassin de l'Amazone.

Les éléments rassemblés jusqu'à présent doivent être considérés comme tout à fait incomplets, et les recherches futures dans ces contrées seront certes très fructueuses. Mais on saisira désormais, plus facilement les liens qui rattachent entre eux les différents types de civilisation du bassin de l'Amazone, de l'Amérique du Sud occidentale et de l'Amérique centrale.

Les musées de l'Amérique du Sud se réserveront sans doute les découvertes à venir de l'Amazonie; il sera alors précieux pour nous de posséder en Europe des pièces de ces contrées. Nos collections, de caractère international, aideront à démontrer le développement général de la civilisation indienne d'une manière tout autre que les collections exclusivement nationales.

1. Preuss.

DESCRIPTION

DES PIÈCES REPRÉSENTÉES SUR LES PLANCHES

FRONTISPICE

Idole de terre cuite. Hauteur 24 cm. Ile de Pacoval, lac Arari (Marajo). Coll. Mus. Nac., Rio de Janeiro, n° 5438.

Elle représente une femme accroupie, les jambes écartées, sans bras. La statuette porte deux trous latéraux pour passer la cordelette destinée à la suspendre. L'argile est recouverte d'un engobe blanc rehaussé de dessins rouges.

Nous devons à l'extrême courtoisie du Professeur E. Roquette Pinto, directeur du Museu Nacional de Rio de Janeiro, de reproduire cette très belle pièce, dont M. Roquette Pinto avait souhaité d'abord faire lui-même la publication. L'auteur et les éditeurs le prient de trouver ici l'expression de leur très vive gratitude pour cette marque d'amabilité et de désintéressement scientifique.

PLANCHE I

Urne funéraire de Pacoval. Marajó. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI, page 351. N° 9698. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro.

Cette pièce constitue l'une des plus belles urnes découvertes à la « Isla de Pacoval ». L'ornementation est mi-partie en relief et mi-partie en creux; elle comprend les spirales typiques du style de Marajo.

PLANCHE II

Coupe de forme caractéristique. C'est une pièce unique. Elle proviendrait de Marajó, bien que n'ayant aucune analogie avec le genre de céramique trouvée généralement dans cette région. Collection de M^me^ Chermont, Rio de Janeiro.

a) Vue de haut.

b) Vue latéralement.

PLANCHE III

Coupe originaire de Marajó. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI, planche V, fig. 13.1/2. N° 8381. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro.

C'est un beau spécimen de la poterie peinte trouvée à Marajó. De fines lignes, doubles ou triples, y sont tracées au pinceau, facture très typique pour ce genre de céramique. L'ornementation est divisée en quatre champs latéraux et un champ central.

a) Vue de haut.

b) Vue latéralement.

PLANCHE IV

Couvercle d'urne. Marajó. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol VI, planche V, fig. 11, R. 2/5. N° 8241. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro.

a) Vue latérale.

b) Face interne. Toute la partie intérieure du couvercle est ornée de peintures très typiques. On y remarque des lignes doubles et de courtes spirales ; sa décoration est divisée en quatre champs. Le bord du vase est garni d'ornements en relief et l'on peut clairement y distinguer trois visages humains, entre lesquels se voient de fines lignes gravées.

c) Face externe. Cette face est couverte d'une belle ornementation appartenant bien au style de Marajó. Pour l'obtenir, on a gratté la surface de la poterie, en réservant toutefois les parties nécessaires à la formation du décor. Ce travail dit « au champ levé » a été exécuté postérieurement à la cuisson et peut-être même longtemps après.

Il est possible que l'objet ait d'abord servi de bol ou d'assiette, sa face interne exposée aux regards étant seule décorée ; retourné, il aurait ensuite été utilisé comme couvercle d'urne funéraire, et le fond, devenu ainsi visible, aurait été rehaussé d'ornements.

PLANCHE V

Coupe à pied de Marajó. Collection de M^me^ Chermont, Rio de Janeiro. Cette coupe en forme de carapace de tortue est peinte à l'intérieur ; sur le bord se devinent un visage grossièrement modelé, des ornements vermiformes en saillie et des écailles. Elle rappelle les pièces en forme d'animaux que K. v. d. Steinen a trouvées en usage près du haut rio Xingú, il y a quelques dizaines d'années.

a) Vue latéralement.

b) Vue de haut.

PLANCHE VI

Urne de Marajó. Collection Lad. Netto. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI. planche I, fig. 1. N° 8338. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro, 2/7.

Cette urne porte une décoration typique, qui consiste en de fines lignes parallèles décrivant des spirales.

PLANCHE VII

Bol de Marajó. Collection de M^me^ Chermont.
a) Vu de haut.
b) Vu latéralement.

PLANCHE VIII

a et b) *Maracás* (ou sonnailles) d'argile provenant de Marajó. Collection de M^me^ Chermont, Rio de Janeiro.

Les sonnailles de différentes espèces, particulièrement celles de calebasses, sont d'un usage très courant chez les Indiens du Brésil. Les *maracás* en terre cuite, du type des pièces reproduites ici, semblent appartenir en propre à Marajó. La face supérieure de l'une d'elles est garnie d'un visage humain en relief dont le nez et les sourcils réunis forment un grand T. Les ornements gravés sur les joues, près des yeux et aux coins de la bouche, représentent peut-être des peintures faciales ou des tatouages. Les côtés de la *maracá* sont garnis d'ornements en creux.

PLANCHE IX

a et b) *Maracás* d'argile provenant de Marajó. Collection de M^me^ Chermont, Rio de Janeiro.

Ces pièces sont couvertes d'ornements gravés.

PLANCHE X

Urne funéraire. Marajó. Don de M. Netto au musée du Trocadéro. N° 31.819.
Cette pièce est décorée d'ornements en relief et en creux.

PLANCHE XI

Vase en terre cuite. Marajó. Don de l'Exposition de 1889 au musée du Trocadéro, Paris.

La pièce est décorée en creux.

PLANCHE XII

a) Vase de Pacoval. Marajó. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI, p. 347, et planche VA, fig. 7. Red. 5/9. N° 9500. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro.

b) Vase de Marajó. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI, p. 347, et planche VA, fig. 6. Red. 6/7. N°. 9349. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro.

Sur ces vases, le fond gravé du décor laisse apparaître les ornements en relief; en outre, sur la pièce *a*, le fond paraît avoir été blanchi.

PLANCHE XIII

a) Petit vase de Marajó. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI, planche VB, fig. 7. Red 5/6 N° 8594. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro.

Son décor est obtenu par gravure.

b et d) Coupe de Marajó. Collection de M^me^ Chermont, Rio de Janeiro. La face intérieure peinte est divisée en quatre champs. La face extérieure, décorée d'ornements obtenus par gravure, est également divisée en quatre champs.

c) Vase de Marajó. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI, planche VB, fig. 7. Red 1/8. N° 9372. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro.

Les ornements peints se poursuivent régulièrement à l'extérieur et à l'intérieur, ce qui est assez extraordinaire dans la céramique de Marajó. On remarque, au fond du vase, un visage dont les yeux sont représentés par des spirales et la bouche, par deux traits foncés sur fond clair.

PLANCHE XIV

a et b) Tripode de Marajó. Collection de Mme Chermont, Rio de Janeiro.
Décor formé de spirales en relief.
c et d) Tripode de Marajó. Collection de Mme Chermont, Rio de Janeiro.
e) Petit vase. Pacoval, Marajó. Musée de Göteborg, 24. 7. 117. 1/1. La pièce est ornée d'une tête d'animal et d'un décor en relief exécuté avant cuisson. Les trous pratiqués près du bord ont dû permettre sa suspension.
f) Petit vase de Marajó. Collection de Mme Chermont. La pièce est en forme de calebasse munie d'ornements en relief, très probablement modelés avant cuisson. Les trous pratiqués près du bord permettaient de la suspendre.

PLANCHE XV

a et b) Urnes de Marajó. Museum of the American Indian. Heye Foundation. Nos $\frac{15}{1373}$ et $\frac{12}{7564}$.
Décor peint composé de lignes simples ou doubles imbriquées.
c) Récipient asymétrique. Marajó. Museum of the American Indian. No $\frac{15}{1382}$. Ce vase comporte un goulot décoré d'un masque humain en relief; sa panse est également ornée de dessins en relief.
d) Coupe peinte. Marajó. Museum of the American Indian. No $\frac{15}{1399}$.

PLANCHE XVI

a) *Tanga*, Marajó. Museum of the American Indian. Heye foundation. No $\frac{15}{1427}$.
Ces curieux objets ont dû être portés par les femmes sur le pubis. Derby en a trouvé de semblables, d'après ce que nous dit Hartt, dans des urnes funéraires représentant des êtres féminins.
b) *Tanga*, Marajó. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI, p. 438. Red 2/3.
c) Personnage. Marajó. Collection de Mme Chermont, Rio de Janeiro.

PLANCHE XVII

a) Coupe peinte vue de haut. Rio Gurupy. Museum of the American Indian. Heye foundation. N° $\frac{14}{9744}$.

b) Coupe en forme de tortue, décorée d'ornements obtenus par gravure. Rio Gurupy. Museum of the American Indian. Heye foundation. N° $\frac{14}{9743}$.

c) La même vue latéralement.

PLANCHE XVIII

a et b) Urne funéraire de Maracá. Musée ethnographique d'Oslo. N° 1212. L'objet représente une femme aux mollets enflés, assise sur un tabouret en terre cuite. Sa tête est constituée par le couvercle ; elle porte des bracelets aux poignets et au-dessus des coudes.

PLANCHE XIX

Urnes funéraires de Rebordello. Suivant Nimuendajú, ces urnes contenaient d'habitude un ou plus rarement deux squelettes. Les os des membres se trouvaient généralement placés debout en un tas, contre la paroi de l'urne. Le crâne reposait au fond sur les petits os. Dans aucune urne, il n'a été possible de découvrir de mâchoire inférieure.

a) Urne funéraire ornée de deux lignes sinueuses et de points en relief (G. M.[1] 25. 14. 301 a). Hauteur 42 cm., largeur 42 cm. 1/2. Nimuendajú trouva dans l'urne les os, peints en rouge à l'urucú, de deux individus. L'orifice était fermé par un couvercle sans ornement.

b) Urne funéraire (G. M. 25. 14 288 b). Hauteur 45 cm. 1/2, largeur 40 cm. Elle contenait des os peints à l'urucú ; son couvercle peint est reproduit en couleur sur la planche suivante.

1. G. M. = Le musée de Göteborg.

c) Urne (G. M. 25. 14. 298). Hauteur 52 cm., largeur 44 cm. 1/2. Elle est ornée d'un visage humain extrêmement stylisé. Un petit pot sans peinture se trouvait à l'intérieur.

d) Urne (G. M. 25. 14. 289). Hauteur 45 cm. 1/2., largeur 40 cm. Elle représente un homme dont on peut distinguer les sourcils, les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, le nombril, les organes génitaux, les bras et les jambes; deux proéminences sur les joues figurent probablement des ornements. Dans l'urne se trouvaient les débris d'un couvercle sans peinture, un pot, deux morceaux de grès, l'un rouge et l'autre blanc, ainsi que les os peints en rouge ayant appartenu à une personne adulte. Hors de l'urne, il a été rencontré un petit pot dépourvu de décor (G. M. 25. 14. 289 b).

PLANCHE XX

Couvercle de l'urne figurée sur la planche nº XIX, b (G. M. 25. 14. 288 a) 1/1. Il rappelle beaucoup ceux des urnes funéraires de Maracá, en forme de personnage assis. Les traits sont en relief. Les lignes décoratives rouges et les bandes grises représentent sans doute les peintures faciales en usage chez les Indiens.

PLANCHE XXI

Couvercle d'urne funéraire. Rebordello (G. M. 25. 14. 290). Largeur 24 cm. Le bord comporte un bourrelet creux qui contient de petites billes de terre cuite, de sorte que la pièce a pu servir de sonnaille. Le tour est principalement orné de cinq figures d'animaux en relief. Ces animaux, bien que ressemblant beaucoup à des sauterelles, représentent plutôt des grenouilles. La partie supérieure du couvercle devait être pourvue d'une poignée représentant un personnage assis, qui a dû se détacher. Ce couvercle, comparé aux autres trouvailles de Rebordello, paraît tout à fait étrange.

PLANCHE XXII

a et b) Urne funéraire de forme asymétrique, provenant de Caviana (G. M. 24. 7. 138). Hauteur 33 cm. 1/2, largeur 26. cm. Joyce a reproduit une pièce semblable, provenant de Para; elle était ornée à sa partie supérieure d'un visage humain.

c) Fragment d'urne funéraire trouvé à Tezo da Samahuma, entre le rio Pacajá et son affluent le rio Paricá (Caviana) (G. M. 25. 14. 256). Longueur 52 cm. Le visage aux grandes orbites creuses représente peut-être une tête de mort. Les urnes de la région n'étaient que peu enfouies, certaines même reposaient sur le sol.

PLANCHE XXIII

a, b, c) Morceaux d'urnes trouvés par Nimuendajú dans des grottes situées près de Ulakte-Uni, sur le mont Ukupi, non loin du rio Oyapoc, en Guyane brésilienne (G. M. 26. 4. 31; 26. 4. 16; 26. 4. 18) 1/1.

PLANCHE XXIV

Ce vase en terre cuite a été trouvé dans la ville même de Santarem (G. M. 24. 16. 41). Hauteur 18 cm. 1/2, largeur 31. cm. Sa forme est celle d'un fruit divisé en six quartiers et reposant sur un pied. Il est garni de deux têtes portant une trompe et d'un col en forme de goulot de bouteille. Sur chacune de ces têtes était placé un oiseau (l'un d'eux a disparu) et un petit animal ressemblant à un renard. Ce dernier tient quelque chose, peut-être une flûte, entre les pattes de devant; il est modelé avec beaucoup d'adresse. Le bec de l'oiseau est également allongé et recourbé en forme de trompe. Les grandes têtes représentent sans doute des têtes d'oiseaux. On comprend cependant difficilement ce que signifieraient en ce cas les excroissances placées au-dessous des yeux. Le pied est garni de visages humains en relief. Sur la panse du vase devaient se trouver deux quadrupèdes en position de saut. On voit encore la marque de leur emplacement. C'étaient probablement des grenouilles comme sur la pièce suivante. La partie inférieure du goulot est garnie d'un dessin entrelacé en relief. La couleur du récipient est d'un jaune sale.

PLANCHE XXV

a) Vase incomplet trouvé, comme le précédent, dans la ville même de Santarem (G. M. 24. 16. 42). Hauteur 15 cm. 1/2, largeur 15 cm. 1/2. Le pied est garni de

quatre petites têtes d'animaux. Le goulot comporte à la base deux visages humains modelés en relief. Les grandes têtes qui formaient les poignées — il n'en reste qu'une en bon état — sont tellement stylisées, qu'il est impossible de dire ce qu'elles représentent. Sur un côté se voit une grenouille prête à sauter. Il devait en exister une semblable de l'autre côté. Certains détails étant difficiles à saisir sur la photographie, un dessin de la même pièce a été donné ci-dessous (fig. 10).

Fig. 10. — Vase de Santarem. Haut. 15 cm. 1/2.

b) Vase incomplet, semblable au précédent et émanant du même lieu (G. M. 24 16. 43). Haut 21 cm., larg. 22 cm. Ce qui le caractérise, c'est que le pied n'est réuni au corps du vase que par quatre petites têtes d'animaux. Le dos de la grenouille supporte un serpent en relief. Un dessin de la même pièce a été donné ci-contre pour faire ressortir les détails que la photographie ne permet pas d'étudier (fig. 11).

PLANCHE XXVI

Grenouilles qui avaient dû être appliquées, comme décorations, sur des vases du

genre de ceux qui ont été représentés sur la planche précédente. Certains de ces modelages ressemblent plutôt à de grands scarabées ; la stylisation en est sans doute la cause.

Fig. 11. — Vase de Santarem. Haut. 18 cm. 1/2.

a) La pièce provient de Cuipiranga (G. M. 26. 26. 90).
b) » Aramanahy (G. M. 26. 26. 63).
c) » Carariacá (G. M. 24. 16. 1 k).
d) » » (G. M. 23. 10. 592).
e) » Serra Mocoto (G. M. 23. 10. 481).
f) » Alter do Chao, rio Tapajos (G. M. 25. 14. 247).
g) » Cacaolinho (G. M. 24. 16. 9b).
h) » Guajara (G.M. 23. 10. 403).

Tous ces lieux sont voisins de Santarem.

PLANCHE XXVII

Coupe trouvée dans la ville même de Santarem (G.M. 24. 16. 38). Hauteur 18 cm. 1/2, largeur 26 cm. Cette coupe est l'une des pièces les plus remarquables qui aient été trouvées à Santarem, où le genre abondait, à en juger par le grand nombre de débris rencontrés. L'idée des cariatides et la forme du pied rappellent, comme je l'ai dit dans l'introduction, certains vases trouvés au Chiriqui, en Amérique centrale. Toute la composition de la pièce est extrêmement originale et nous devons attendre d'autres trouvailles pour mieux comprendre les liens rattachant cette poterie à l'autre céramique trouvée en Amazonie.

PLANCHE XXVIII

a) Vase semblable au précédent, provenant de Santarem (G. M. 24. 16. 50). Hauteur 17 cm. 1/2, largeur 25 cm. Les cariatides, fait notable, sont toujours des personnages féminins.

b) Partie de la couronne d'un vase, qui a probablement été supportée par des cariatides. Les animaux ornant cette couronne ont le regard tourné alternativement l'un vers l'intérieur et l'autre vers l'extérieur du vase. La pièce provient de Santarem (G. M. 24. 16. 60). Largeur 25 cm. 1/2.

PLANCHE XXIX

a et b) Deux coupes de Santarem (G. M. 26. 26. 1. et 26. 26. 2). Les poignées représentent des têtes d'animaux ou d'hommes fortement stylisées. Ces coupes, ainsi que celles des vases reproduits sur la planche XXVIII, ont probablement été supportées par trois cariatides (a, largeur 33 cm. 1/2 ; b, 33 cm. 1/2).

PLANCHE XXX

Têtes d'animaux et d'hommes ayant servi à la décoration de poteries 1/1.

Toutes proviennent de Santarem.

a) (G. M. 23.10.10.) Poisson?
b) (» 24.16.56.)
c) (» 23.10.2.) Lamantin.
d) (» 23.10.14.)
e) (» 24.16.56.)
f) (» 23.10.15.) Caméléon.
g) (» 24.16.56.)
h) (» 23.10.5.)
i) (» 24.16.56b.)

PLANCHE XXXI

a) Petit récipient en forme de fruit provenant de Santarem. (G. M. 26.26.6.)
b) Fragment de poterie provenant de Santarem. (» 24.16.56.)
c) » » Aramanahy (région de Santarem). (» 26.26.65.)
d) » » Lavras (région de Santarem). (» 23.10.260.)
e) » » Santarem. (» 23.10.56.)
f) » » Santarem. A noter les rondelles très visibles des oreilles. (» 24.16.3.)

PLANCHE XXXII

Têtes d'oiseaux ayant probablement servi de poignées à des vases. Elles proviennent de :

a) Cuipiranga (G. M. 26.26.88.) Longueur 8 cm. 1/2
b) Guajara (» 23.10.404.) » 9 cm. 1/2
c) Cacaolinho (» 24.16.9b.) » 8 cm. 1/2
d) Cajutuba (» 24.16.79 a.) » 8 cm. 1/2
e) Cocal (» 24.16.4 f.) » 8 cm.

f) Aramanahy (G. M. 24.16.92.) Longueur 6 cm. 3/4
g) Bella Vista (» 24.16,75 a.) » 9 cm.
h) Acai (» 24.16.68 a.) » 9 cm. 1/2

Tous ces lieux sont voisins de Santarem. L'espèce des oiseaux est difficile à déterminer; certains d'entre eux doivent être des vautours.

PLANCHE XXXIII

a) Tête de jaguar, fragment d'une grande poterie. Les taches du jaguar sont rendues par de la peinture noire; autour de la gueule et du cou, se voit du rouge. La pièce provient de Santarem (G. M. 24.16.56 f.).

b et c) Sifflet en forme d'être humain provenant de Lavras, près de Santarem (G. M. 23.10.280).

PLANCHE XXXIV

a) Petit vase provenant de Santarem (G. M. 24. 16. 61). Largeur maximum 25 cm. Il est orné d'une tête qui s'appuie sur une main. Les cheveux sont partagés en deux par une raie centrale. Les oreilles portent des rondelles. (Se reporter pour les détails au dessin, fig. 12.)

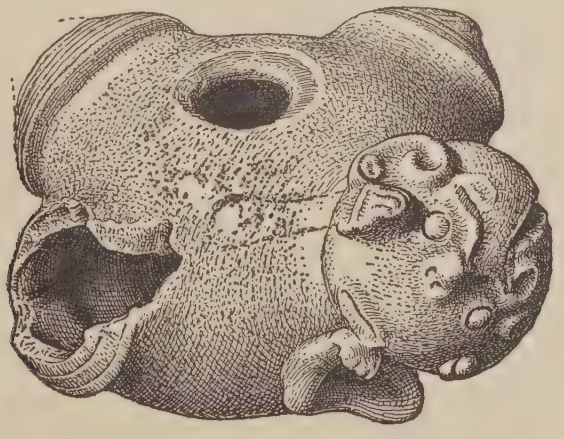


Fig. 12. — Petite cruche de Santarem.

b) Petit vase provenant de Tauajury, près de Santarem (G. M. 24. 16. 93). Larg. maximum 13 cm. 1/2. Il est orné de plusieurs visages humains. Je ne connais aucun

vase entier lui ressemblant et émanant de l'Amazone. On trouvera (fig. 13) des croquis faisant mieux ressortir les détails de la pièce.

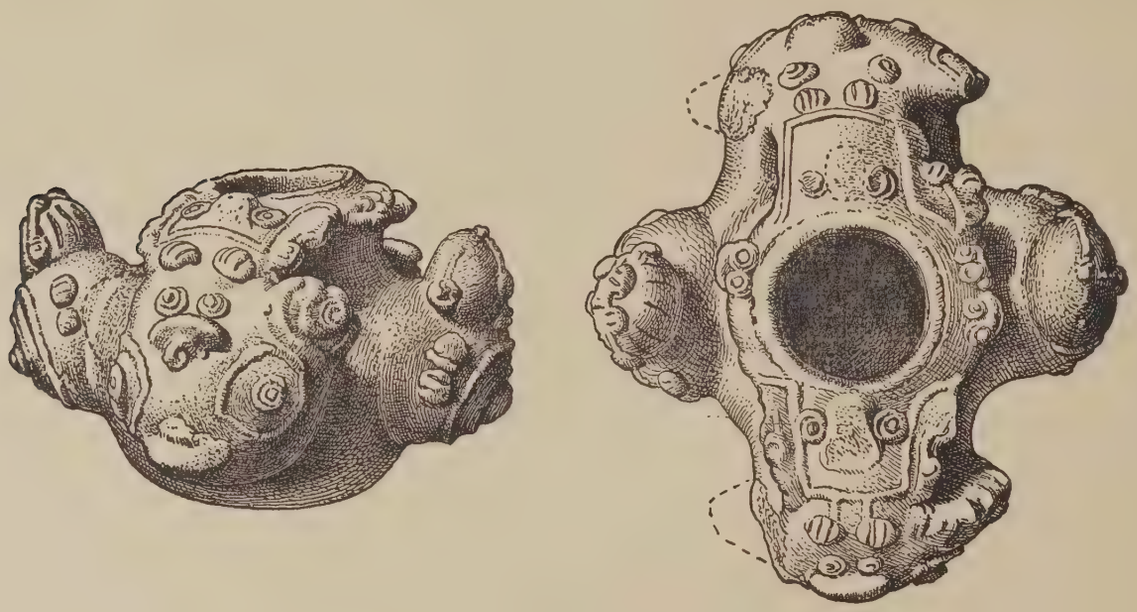


Fig. 13. — Petite cruche de Santarem.

Des têtes reproduites sur la planche XXX peuvent avoir appartenu à des poteries du genre de ces deux pièces.

PLANCHE XXXV

a) Idole de Santarem. Collection Rhome. Cf. *Arch. Mus. Nac.*, vol. VI, p. 51-54, planche III, fig. 10. Red. 5/8. N° 9711. Col. Mus. Nac., Rio de Janeiro. Elle représente évidemment une femme avec des rondelles aux oreilles.

b et c) Tête humaine ressemblant à celle de l'idole ci-dessus décrite. Elle provient de Ituqui, Rio Amazonas (G. M. 25. 14. 239). Elle montre, comme quelques autres, que les Indiens de la région de Santarem portaient une sorte d'ornement au lobe de l'oreille. Les cheveux semblent partagés par une raie au milieu du front et relevés en touffe ou en nœud sur la nuque. L'anneau qui entoure le crâne à la naissance des cheveux doit être un serre-tête.

PLANCHE XXXVI

Fragments d'un genre de poterie différant, par le style, de la céramique typique de Santarem.

a et c) Morceaux de poterie de Uajara. Ils appartiennent à un type de céramique plus primitif que les autres et qui semble caractéristique de la contrée située entre le rio Trombetas et le rio Nhamunda (G. M. 24. 16. 5z; 24. 16. 5d).

b) Pièce provenant de Jaraquiquara près de S. Parintins (G. M. 26. 26. 200).

d) Pièce provenant de S. Parintins (G. M. 26. 26. 240).

e et g) Pièces découvertes près d'une laiterie nommée Montenegro, à Santarem. Il est possible que Nimuendajú ait trouvé là les vestiges d'une civilisation antérieure à celle qui avait déjà été reconnue (G. M. 24. 16. 33).

f) Morceau de poterie provenant de Miracanguera, lieu de découvertes très connu (G. M. 26. 26. 177).

PLANCHE XXXVII

Fragments de poteries provenant (a et d) de Paura sur l'Amazone, en aval du rio Madeira et (e) de Terra Preta. Ils se font remarquer par leur ornementation en lignes gravées. Les yeux du visage tracé sur un des fragments (c) sont faits au moyen d'un poinçon. Cette céramique présente une certaine analogie avec celle que j'ai trouvée à Kaipipendi en Bolivie (a, G. M. 26. 26. 258; b, 26. 26. 260; c, 26. 26. 259; d, 26. 26. 256; e, 26. 26. 229).

PLANCHE XXXVIII

a) Partie supérieure d'une urne funéraire trouvée par Nimuendajú à Conçeicao, près du bas rio Madeira (G. M. 26. 26. 349) ; le morceau qui subsiste a 1 m. de largeur. Le col est orné de deux visages ou plutôt de deux masques. Les grandes saillies des côtés sont très caractéristiques.

b) Débris de vase provenant de São Lourenço près de l'Amazone, non loin du

confluent du rio Nhamundà, mais sur la rive opposée et un peu à l'intérieur du pays (G. M. 26. 26. 112).

Sur ce fragment de poterie qui a dû former la poignée d'un grand récipient, on remarque un oiseau placé au-dessus d'un personnage (?). Il s'agit d'une représentation analogue à celle d'objets en pierre trouvés dans ces contrées et figurant un démon qui surmonte un être humain (?). Certains d'entre eux sont reproduits ici.

PLANCHE XXXIX

Petites figurines de pierre 1/1.

a) Objet de pierre grise provenant de Lago Grande de Villa Franca (G. M. 25. 14. 254).

b) Statuette incomplète en ardoise grise trouvée à Terra Preta, près de l'endroit où le rio Igarapé do Nazario se jette dans le rio Arapiuns, en face de la maison de Calixto de Ceara, en Guyane brésilienne. La pierre est ornée d'un oiseau très fortement stylisé (G. M. 24. 16. 89).

c) Pendentif en forme de grenouille, provenant de Santarem. L'objet est taillé dans une pierre gris vert; il est percé de trous (G. M. 25. 14. 2).

d) Grenouille en pierre dure de couleur grise, provenant de Os Pereiras, Lago Sapuqua (G. M. 24. 16. 88). De petits trous percés sur la face non représentée permettaient sans doute de suspendre l'objet, qui a peut-être été porté comme amulette.

e) Objet figurant un animal (tatou ?) en pierre brun foncé, provenant de Santarem (G. M. 25. 14. 75).

f) Objet représentant un animal en pierre gris vert, provenant de Sâo Joaquim, entre Igarapé da Franceza et Couanany, Guyane brésilienne. (G. M. 24. 7. 30).

g) Pendentif en forme de poisson provenant de Santarem (G. M. 25. 14. 3).

PLANCHE XL

a, b, c) Idole de pierre tendre, brun foncé, du genre ardoise, ayant appartenu au Dr Machado et procurée au musée de Göteborg par Nimuendajú (G. M. 25. 12. 1). Hauteur 17 cm. 1/2; largeur 12 cm. L'étiquette originale porte le texte suivant: « Encon- « trado no logar Sucurujú, a margem esquerda do rio Trombetas, abaixo dos caxoeiras,

« logar elevado, em que parece ter existido uma aldeia de indios. Encontrou-o Jesuino « Felisberto, e quem m'o den foi o major Antonio Domingos de Araujo. Sahiu a des- « cripçao no « Jornal do Commercio » de 22 de maio de 1902. »

Cet objet de luxe représente un personnage masculin assis à croupetons. Les mains sont munies de six doigts, la bouche est grande ouverte et les orbites sont vides. La tête se trouve prise entre les pattes d'un animal, genre lézard, qui surmonte le personnage. Dans le dos de l'animal ou démon, une cavité a été soigneusement creusée qui a probablement servi de coupe sacrée.

La statuette porte dans sa partie basse des trous parallèles qui ont dû servir à l'attacher.

La pièce, sur la planche, est représentée de dos, de profil et de face.

PLANCHE XLI

a et b) Idole en pierre tendre, rouge, du genre ardoise, ayant appartenu au Dr Machado et procurée au musée de Göteborg par l'intermédiaire de Nimuendajú (G. M. 25. 12. 2). Hauteur 27 cm. 1/2. L'étiquette originale porte le texte suivant : « Encontrado á margen do lago Jacupá, entre o lago Sapukuá e o rio Trombetas, no « sitio denominado Boa Vista de Sant Anna, de propriedade de Gregorio Valerio de Sant « Anna logar que immerge nas cheias. Encontrou-o o referido Gregorio junto a uma « larangeira, á flor da terra. A descripçao sahiu no « Jornal do Commercio » de 18 « de Novembro de 1890. »

Dans la pierre étrangement façonnée et quelque peu abîmée, a été sculpté un personnage féminin dans la position assise ; sa bouche est largement ouverte et ses orbites sont vides. Il est surmonté d'un animal ou démon très stylisé.

L'idole est percée dans sa partie basse de deux trous latéraux parallèles qui ont dû servir à l'attacher à une corde ou à un bâton.

PLANCHE XLII

a et b) Cette statuette est en pierre tendre, du genre ardoise (G. M. 25. 12. 3). Hauteur 15 cm. Elle a été acquise du Dr Machado par l'intermédiaire de Nimuendajú. L'étiquette originale porte le texte suivant: « Encontrado no lago do Sellé, margem direita

do Amazonas, no logar denominado Terra Preta de onde nasce a cabeceira do mesmo lago, denominada Castenhal, onde houve aldeia de indios. Disse-me o snr Manoel Ricardo de Sá, subprefecto de.... (illisible) do lago Sellé que esse indios chamavan-se « Eréuas » (ou Erénas? — mot difficile à déchiffrer), segundo a tradiçao do logar. Quem o encoutrou foi Porfirio Babtista, quasi á flor da terra, a foi me dado por Avellino Victor de Souza. Jornal em que sahiu a descripçao : « Cidade de Obidos » de 19 de setembro de 1901 e « Jornal do Commercio » de 28 de novembro de mesmo anno. »

La statuette représente une femme, assise à croupetons, qui appuie ses coudes sur ses pieds. Les mains munies de six doigts sont ouvertes, les paumes tournées vers l'extérieur. Il est possible qu'elle ait porté des rondelles aux oreilles. La bouche est carrée. Un animal ou démon est placé sur le dos de la statue et surmonte celle-ci ; il représente peut-être une tortue.

La statue est percée dans sa partie basse de deux trous parallèles, qui ont probablement servi à l'attacher à un manche ou encore à la suspendre.

PLANCHE XLIII

a) Petit pendentif en néphrite (G. M. 24. 7. 10) trouvé dans un champ funéraire près de Monte Mayé (Guyane brésilienne) avec plusieurs objets post-colombiens : ustensiles en fer, perles de verre, dés à coudre, etc.

Ce pendentif fut trouvé brisé en trois morceaux. Il est probable que cette destruction avait été faite intentionnellement au moment de l'enterrement. Les trois morceaux ont été recollés 1/1.

b, c, d) Perles en néphrite percées (G. M. 25. 14. 268 E). Elles ont été trouvées dans une urne funéraire post-colombienne à Tezo dos Indios, Caviana; pièces grossies, haut. réelle : 28 mm., 13 mm. et 16 mm. L'urne contenait un couteau en fer, des grelots en cuivre, etc.

e) Petit objet en néphrite (G. M. 25. 14. 273 A) 1/1.

f) Hache minuscule en néphrite (G. M. 26. 26. 292) découverte à Fazenda Veneza, sur le rio Mamory, affluent du rio Autaz, qui se jette dans l'Amazone en amont du rio Madeira. Elle est percée de trous et le forage a évidemment été pratiqué d'un seul côté, car l'orifice de ce côté mesure 7 mm. de diamètre, tandis que sur l'autre face il ne mesure que 1 mm. ; pièce grossie, haut. réelle : 34 mm.

PLANCHE XLIV

Vases trouvés dans des tombes à Chimay, Rio Beni, Bolivie. Les morts avaient été enterrés directement dans la terre, en position allongée ou les jambes repliées avec les genoux ramenés au menton.

a) Petite urne à quatre pieds (G. M. 15. 2. 103 c). Largeur 13 cm.

b) Vase dont le bord est orné de deux têtes (G. M. 15. 2. 103 b). Largeur 19 cm. 1/2.

c) Coupe orné d'un personnage féminin portant deux tresses sur le dos (G. M. 15. 2. 104). Largeur 17 cm.

PLANCHE XLV

Urne funéraire de Rurenabaque (G. M. 28. 11. 1). Hauteur 33 cm.

Elle contenait de nombreuses perles de terre cuite, etc. Le visage représenté est extraordinairement réaliste. Le vase n'est pas peint. Il était muni de deux poignées latérales.

PLANCHE XLVI

Coupes provenant de Rurenabaque, Rio Beni. Elles ont été trouvées en même temps que l'urne funéraire de la planche XLV. Ces coupes, de couleur rouge brique, sont décorées en jaune pâle, ce qui rappelle un peu l'ornementation de la céramique du *mound* Hernmarck à Mojos. Il existe aussi une certaine ressemblance entre leur décor et celui de la poterie moderne qu'on trouve chez quelques tribus du rio Ucayali.

a) (G. M. 28. 11. 2). Largeur 22 cm. 1/2.

b) (G. M. 28. 11. 3). Largeur 23 cm.

PLANCHE XLVII

a) Petite coupe trouvée avec une urne funéraire au *mound* Hernmarck, Mojos, Boli-

vie. Son décor et celui de la pièce suivante sont très typiques. Ces coupes ont presque toutes trois pieds (R. M. [1] N. 250) 1/1.

b) Coupe funéraire à trois pieds venant du *mound* Hernmarck, Mojos, Bolivie. Son ornementation se compose de cercles concentriques et de visages humains fortement stylisés (G. M. 13. 1. 667) 1/3. Les urnes funéraires employées dans la région pour des enterrements secondaires, ont été trouvées recouvertes d'une grande coupe à trois pieds.

PLANCHE XLVIII

Urne funéraire d'enterrement secondaire, trouvée dans la couche supérieure du *mound* Velarde. A l'intérieur se trouvaient les os d'un adulte, sans autre objet. La face antérieure du crâne était tournée vers l'est. Le couvercle de l'urne, que le dessin représente soulevé, est muni d'un trou, par lequel on faisait probablement des offrandes au mort. L'urne était munie de trois pieds (R. M. T. 547) 3/8.

PLANCHE XLIX

Coupes tripodes représentatives du style de la région de Mojos. Des pieds détachés de vases semblables à ceux-ci se retrouvent en grande quantité dans le pays.

a) Pièce découverte dans le *mound* de Masicito (R. M. T. 546 b). Largeur 20 cm. 1/2.

b) Couvercle d'urne d'enterrement secondaire. Couche supérieure du *mound* Velarde (R. M. T. 550). Largeur 27 cm. 1/2.

c) Pièce trouvée à La Loma, *mound* situé près de Trinidad (G. M. 15. 2. 101). Largeur 28 cm.

PLANCHE L

a) Vase en forme de citrouille, divisé en huit quartiers. Le bord est orné d'un visage stylisé, difficilement interprétable. Ce vase a été trouvé dans une *barranca* sur la rive occidentale du rio Grande, au point où il s'unit au rio Chapare, Mojos (G. M. 23. 14. 107). Largeur 22 cm.

1. R. M. = Riksmuseum (Musée ethnographique) de Stockholm.

b) Personnage humain, creux, trouvé à Torno Largo, rio Mamoré. Il représente une femme à tête pointue. La ligne autour du cou figure peut-être un collier ; l'ornementation gravée doit probablement rappeler les peintures dont les Indiens se couvraient le corps. Les quatre trous pratiqués dans les bras ont servi à suspendre la statue. Elle ne ressemble aucunement aux autres pièces trouvées en Bolivie orientale (G. M. 16. 16. 1). Hauteur 13 cm.

PLANCHE LI

Grande urne funéraire provenant de Rio Palacios, prov. de Sara, Bolivie. Le bord est orné de dessins en creux tracés avec le bout du doigt. Cette urne ressemble beaucoup à celles qui sont encore employées par les Chiriguano et les Chané comme vases à chicha et comme urnes funéraires. Nous ne savons si elle a été employée pour enterrement direct ou pour enterrement secondaire (G. M. 16. 12. 41). Hauteur 53 cm., largeur 58 cm.

PLANCHE LII

Coupes trouvées dans la province de Sara, près de Santa Cruz de la Sierra.

a) Petite coupe trouvée avec une grande urne funéraire près de Rio Palacios (R. M. o. 118). Largeur 13 cm. 1/2.

b) Petite coupe à trois pieds ornée de petites bandes d'argile appliquées à la surface. Elle a été découverte en même temps que la précédente (R. M. o. 108). Largeur 9 cm.

c) Petite coupe portant une ornementation très caractéristique. Rio Palacios (G. M. 14. 23. 106). Largeur 10 cm.

d) Petite coupe trouvée avec une urne funéraire près de Rio Palacios (R. M. o. 122). Largeur 8 cm. 1/2.

PLANCHE LIII

Vases provenant de la région du rio Guaporé.

a) Petite coupe trouvée dans une urne funéraire près du rio Mequens, Brésil. Son

ornementation gravée est très typique (G. M. 15. 2. 95 b). Largeur 11 cm. 1/2.

b) Coupe à trois pieds, avec ornements gravés ; elle provient d'une ancienne localité, située à S. Antonio, rio Guaporé (R. M. T. 132). Largeur 19 cm.

c) Récipient à trois pieds, muni d'une poigné caractéristique. Pièce incomplète provenant d'une ancienne localité près de Montevideo, rio Machupo, Bolivie (G. M. 15. 2. 96 b). Largeur 14 cm.

d) Récipient à trois pieds, en forme d'oiseau (?). Le dos de l'oiseau est orné d'un quadrupède (?). Pièce trouvée près de Montevideo, rio Machupo (G. M. 15. 2. 96 c). Largeur 14 cm.

PLANCHE LIV

a et b) Urne trouvée dans une *barranca* à 20 lieues en amont de l'endroit où le rio Aguarico se jette dans le rio Napo. Elle représente un homme assis dont les cheveux ont été réunis dans le dos en forme de queue ; ses jambes ont été fortement bandées au-dessus et au-dessous des mollets (lire la description de Uhle). Haut. 54 cm.

La pièce appartenait, en 1920, à la Sociedad Ecuatoriana de Estudios Historicos Americanos à Quito.

PLANCHE LV

a et b) Urne représentant une femme assise, trouvée dans une *barranca*, à 20 lieues en amont de l'endroit où le rio Aguarico se jette dans le rio Napo. Le visage a été modelé d'une façon très réaliste. L'ornementation peinte sur le corps, en un style qui ressemble à l'art décoratif moderne du rio Ucayali, représente probablement les peintures dont les Indiens se couvraient le corps. Haut. 38 cm.

La pièce appartenait, en 1920, à la Sociedad Ecuatoriana de Estudios Historicos Americanos à Quito.

PLANCHE LVI

Statue en pierre. Hauteur 1 m. 10. Rio Uaupes (Musée d'Ethnographie du Trocadéro, n° 20.834).

Cette statue, unique par ses dimensions, est taillée dans un bloc de grès trachytique. Elle représente un personnage accroupi, les mains serrées sur la poitrine ; les traits du visage sont aujourd'hui très usés et à peine perceptibles.

Découverte au XVIIe siècle par des religieux portugais, près des sources du rio Uaupes, elle fut rapportée en France, après des aventures nombreuses, par Francis de Castelnau, en 1847.

BIBLIOGRAPHIE

Acuña (Christoval de). Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas. Colección de libros que tratan de América, raros o curiosos, t. II, Madrid, 1891.

Altamirano (Francisco Diego). Historia de la Misión de los Mojos. La Paz, 1891.

Ambrosetti (Juan B.). Los paraderos precolombianos de Goya (Provincia de Corrientes). (Boletin del Instituto geográfico argentino, t. XV, Buenos Aires, 1894.)

Aparicio (Francisco de). Nuevos hallazgos de representaciones plásticas en el norte de la provincia de Santa Fe. (Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XLIX, 1922.)

Barbosa Rodrigues. Antiguidades do Amazonas. (Vellosia, t. II, IV. Rio de Janeiro, 1891, 1892.)

Barbosa Rodrigues (J.). O Muyrakytã e os Idolos symbolicos. 2a Edição. Rio de Janeiro, 1899.

Betendorf (João Filipe). Chronica da Missão dos Padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão. (Revista do Instituto Historico e Geographico, tomo LXXII. Rio de Janeiro, 1910.)

Carvajal (Gaspar de). Descubrimiento del rio de las Amazonas. Séville, 1894.

Castillo (Joseph de). Relacion de la provincia de Mojos. (Documentos para la historia geográfica de la República de Bolivia. La Paz, 1906.)

Cruz (P. Laureano de la). Nuevo descubrimiento del rio de Marañon llamado de las Amazonas, año de 1651. Saggio di Bibliografia Geografica Istorica Etnografica Sanfrancescana per Fr. Marcellino da Civezza M. O. Prato, 1876.

Daniel (P. João). Parte segunda do Thezouro descoberto no Rio Amazonas. (Revista do Instituto Historico Geographico Brasileiro, tomo II. Rio de Janeiro, 1840.)

Eder (Franç. Xav.). Descriptio provinciæ Moxitarum in regno Peruano. Budæ, 1791.

(1) Fewkes (J. Walter). Prehistoric Object from a Shell-heap at Erin Bay, Trinidad. (American Anthropologist, vol. 16. Lancaster, 1914.)

(2) — The Aborigines of Porto Rico and neighboring Islands. (Twenty-fifth annual report of the Bureau of American Ethnology, 1903-04. Washington, 1907.)

(3) — A Prehistoric Island culture Area of America. (Thirty-fourth Annual report of the Bureau of American Ethnology, 1912-1913. Washington, 1922.)

(1) Goeldi (Emilio Augusto). Atlas où sont figurées des antiquités du bas Amazone et qui était destiné à illustrer un livre qui n'a jamais paru.

(2) — Excavações archeologicas em 1895, executadas pelo Museu Paraense no littoral da Guyana Brazileira, entre Oyapock e Amazonas. (Memorias do Museu Paraense de Historia Natural e Ethnographia. M. I., Para, 1900.)

(3) — Altindianische Begräbnisurnen und merkwürdige Steinidole aus der Amazonasregion. (Internationaler Amerikanistenkongress. Stuttgart, 1904.)

Harrington (M. R.). Cuba before Columbus. Indian Notes and Monographs. New York, 1921.

(1) Hartt (Carlos Federico). Contribuções para a Ethnologia do Valle do Amazonas. (Archivos do Museu Nacional do Rio de Janeiro, t. I, 1876.)

(2) — Contribuições para a Etnologia do Valle do Amazonas. (Archivos do Museu Nacional do Rio de Janeiro, t. VI. Rio de Janeiro, 1885.)

(3) — Ancient Indian Pottery of Marajó. (American Naturalist, vol. V, 1871.)

Hébert (J.). Survivances décoratives au Brésil. (Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. IV, 1907.)

Heriarte (Mauricio de). Descripção do Maranham, Pará (1639). Vienne, 1874.

João de S. José (Fr.). Viagem e visita do sertão em o Bispado do Gram-Pará em 1762 e 1763. (Revista trimensal de Historia e Geographia, t. IX. Rio de Janeiro, 1847.)

Joyce (Thomas A.). South American Archaeology. London, 1912.

Krickeberg (Walter). Amerika. (dans Illustrierte Völkerkunde par Georg Buschan. Stuttgart, 1922.)

(1) Linné (Sigvald), et Montell (Gösta). Från Brasiliens indianer i forntid och nutid. C. Nimuendajús Arkeologiska och Etnografiska Forskningar. Göteborgs Museum, 1925.

(2) — Les recherches archéologiques de Nimuendajú au Brésil. (Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. XX, 1928.)

(3) — Archäologische Sammlungen des Gotenburger Museums vom unteren Amazonas. (Atti del XXII Congresso Internazionale Degli Americanisti, t. I. Roma, 1928).

Lovén (Sven). Über die Wurzeln der Tainischen Kultur. Göteborg, 1924.

Marbán (Pedro). Relacion de la Provincia de la Virgen del Pilar de Mojos. (Boletin de la Sociedad Geográfica de La Paz, 1898.)

Marcano (G.). Ethnographie précolombienne du Vénézuela. (Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, t. VI. Paris, 1889-1890.)

Mason, (J. Alden). Archeological Researches in the region of Santa Marta, Colombia. (Congrès International des Américanistes. Göteborg, 1925.)

(1) Métraux (Alfred). Contribution à l'étude de l'archéologie du cours supérieur et moyen de l'Amazone. (Revista del Museo de La Plata, tomo XXXII. Buenos Aires, 1930.)

(2) — Les migrations historiques des Tupi-Guarani. (Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. XIX, 1927.)

Netto (Ladislau). Investigações sobre a Archeologia Brazileira. (Archivos do Museu National do Rio de Janeiro, t. VI, 1885.)

(1) Nimuendajú (Curt). Die Palicur-Indianer und ihre Nachbarn. (Göteborgs. Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-samhälles Handlingar. Fjärde följden. Band 31. No. 2. Göteborg, 1926.)

(2) — Manuscrits.

(1) Nordenskiöld (Erland). Arkeologiska undersökningar i Perus och Bolivias gränstrakter 1904-1905. (Kungl. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar. Bd. 42. Uppsala et Stockholm, 1906.)

(2) — Urnengräber und Mounds im Bolivianischen Flachlande. (Baessler-Archiv. Leipzig et Berlin, t. III, 1913.)

(3) — Die Anpassung der Indianer an die Verhältnisse in den Uberschwemmungsgebieten in Südamerika. (Ymer, Stockholm, 1916.)

(4) — Die östliche Ausbreitung der Tiahuanacokultur in Bolivien und ihr Verhältnis zur Araukkultur in Mojos. (Zeitschrift für Ethnologie, 1917.)

(5) — Finds of Graves and old Dwelling-places on the Rio Beni, Bolivia. (Ymer, Stockholm, 1924.)

Ortiguera (Toribido de). Jornada del rio Marañon. Nueva Biblioteca de autores españoles, t. XV : Historiadores primitivos de Indias. Madrid, t. II, 1909.

(1) Outes (F. Félix). Alfarerías del Noroeste Argentino. (Anales del Museo de la Plata, t. I. Buenos Aires, 1907.)

(2) — Nuevo jalón septentrional en la dispersión de representaciones plásticas de la cuenca paranaense y su valor indicador. (Anales de la Sociedad Científica Argentina. Buenos Aires, t. LXXXV, 1918.)

Penna (Domingos Soares Ferreira). Apontamentos sobre os ceramios do Para. (Archivos do Museu Nacional do Rio de Janeiro, t. II.)

Preuss (Th. K.). Monumentale Vorgeschichtliche Kunst. Ausgrabungen im Quellgebiet des Magdalena in Kolumbien und ihre Ausstrahlungen in Amerika. Göttingen, 1929. Bd. I, II.

Steinen (K. von den). Unter den Naturvölkern Central-Brasiliens. Berlin, 1894.

Torres (Luis Maria). Los primitivos habitantes del Delta del Paraná. (Universidad Nacional de La Plata. Biblioteca Centenaria, t. IV, Buenos Aires, 1913.)

Torres (Heloisa Alberto). Ceramica de Marajó. Rio de Janeiro, 1929.

Uhle (Max). Los principios de la civilizacion en la sierra peruana. (Boletin de la Academia Nacional de Historia, t. I. Quito, 1920.)

Vérissimo (José). Idoles de l'Amazone. (Annales du Musée Guimet, t. X.)

TABLE DES PLANCHES

Planches.

FRONTISPICE. Idole (Marajó).

I. Urne funéraire (Marajó).
II. Coupe vue de haut et latéralement (Marajó).
III. Coupe vue latéralement et de haut (Marajó).
IV. Couvercle d'urne vu latéralement et sur les deux faces (Marajó).
V. Coupe vue latéralement et de haut (Marajó).
VI. Urne (Marajó).
VII. Bol vu latéralement et de haut (Marajó).
VIII. Sonnailles (Marajó).
IX. Sonnailles gravées (Marajó).
X. Urne funéraire (Marajó).
XI. Vase (Marajó).
XII. Vases gravés (Marajó).
XIII. Vase et coupes (Marajó).
XIV. Petits vases (Marajó).
XV. Urnes, vase et coupe (Marajó).
XVI. Ornements féminins et figurine (Marajó).
XVII. Coupes (Rio Gurupy).
XVIII. Urne funéraire vue de face et de profil (Maracá).
XIX. Urnes funéraires (Rebordello).
XX. Couvercle d'urne (Rebordello).
XXI. Vase (Marajó).
XXII. Urne et fragment d'urne (Caviana).
XXIII. Fragments d'urnes (Mont Ukupi).
XXIV. Vase à pied (Santarem).
XXV. Vases à pied (Santarem).
XXVI. Fragments de poterie. Grenouilles (région de Santarem).
XXVII. Coupe à pied (Santarem).
XXVIII. Vase à pied et fragment de vase (Santarem).
XXIX. Coupes (Santarem).

XXX. Fragments de poterie. Têtes d'hommes et d'animaux (Santarem).
XXXI. Fragments de poterie (région de Santarem).
XXXII. Poignées de vase en formes de têtes d'oiseaux (Santarem).
XXXIII. Tête de jaguar et sifflet vu sur les deux faces (Santarem).
XXXIV. Petits vases (Santarem).
XXXV. Idole (Santarem). Tête humaine face antérieure et postérieure (Ituqui).
XXXVI. Fragments de poterie (provenances diverses).
XXXVII. Fragments de poterie (provenances diverses).
XXXVIII. Fragments d'urne et de vase (Rios Madeira et Nhamundá).
XXXIX. Petites figurines de pierre (provenances diverses).
XL. Idole de pierre vue de dos, de profil et de face (Sucurujú).
XLI. Idole en pierre rouge (Lac Jacupá).
XLII. Statuette de pierre vue de face et de dos (Lac de Sellé).
XLIII. Petits objets en néphrite (provenances diverses).
XLIV. Urne et coupes (Rio Beni).
XLV. Urne funéraire (Rurenabaque).
XLVI. Coupes (Rurenabaque).
XLVII. Coupes funéraires (Mojos).
XLVIII. Urne funéraire (Mojos).
XLIX. Coupes tripodes (Mojos).
L. Vase et figurine (Mojos).
LI. Urne funéraire (Rio Palacios, Bolivie).
LII. Petites coupes (province de Sara).
LIII. Coupes et vases (Rio Guaporé).
LIV. Urne vue de profil et de face (Rio Napo).
LV. Urne vue de profil et de face (Rio Napo).
LVI. Statue en pierre (Rio Uaupes).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface VII

Le Bassin de l'Amazone I

Description des pièces représentées sur les planches 37

Bibliographie 65

Table des planches 69

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-CINQ AOUT MIL NEUF CENT TRENTE PAR L'IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES, A MACON, POUR LES ÉDITIONS G. VAN OEST, A PARIS. PLANCHES HORS TEXTE EN HÉLIOTYPIE DE L. MAROTTE A PARIS.

URNE FUNÉRAIRE (Marajó)

a

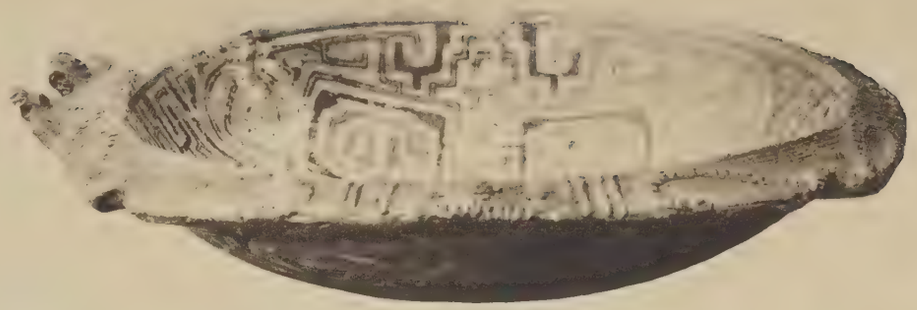
b

COUPE vue de haut et latéralement
(Marajó)

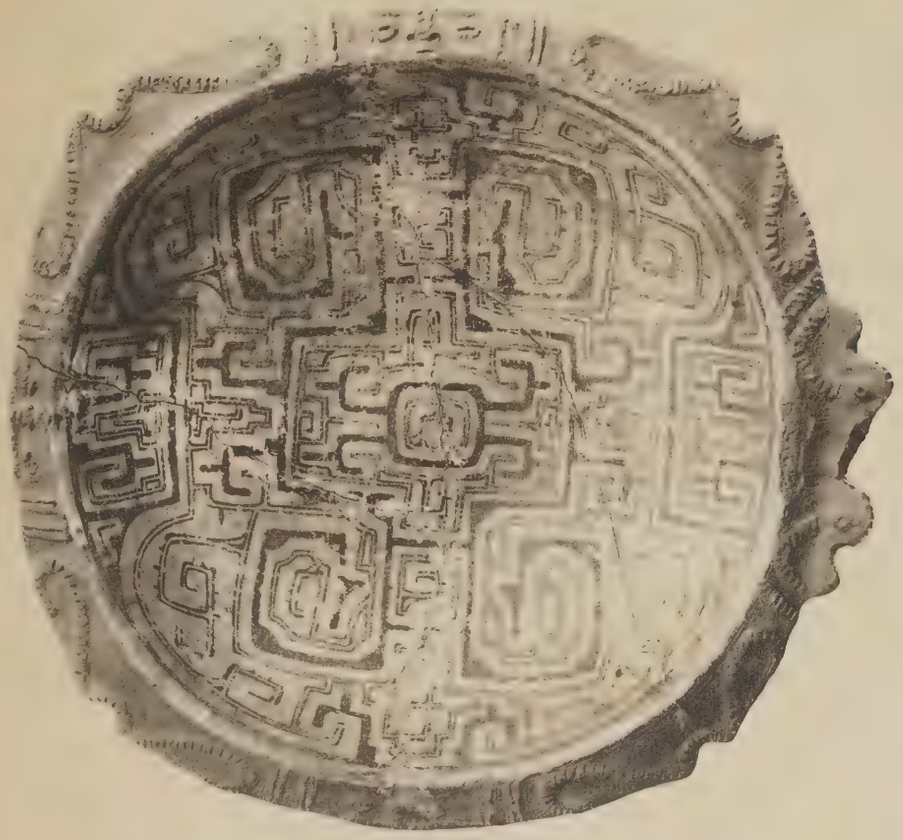
a

b

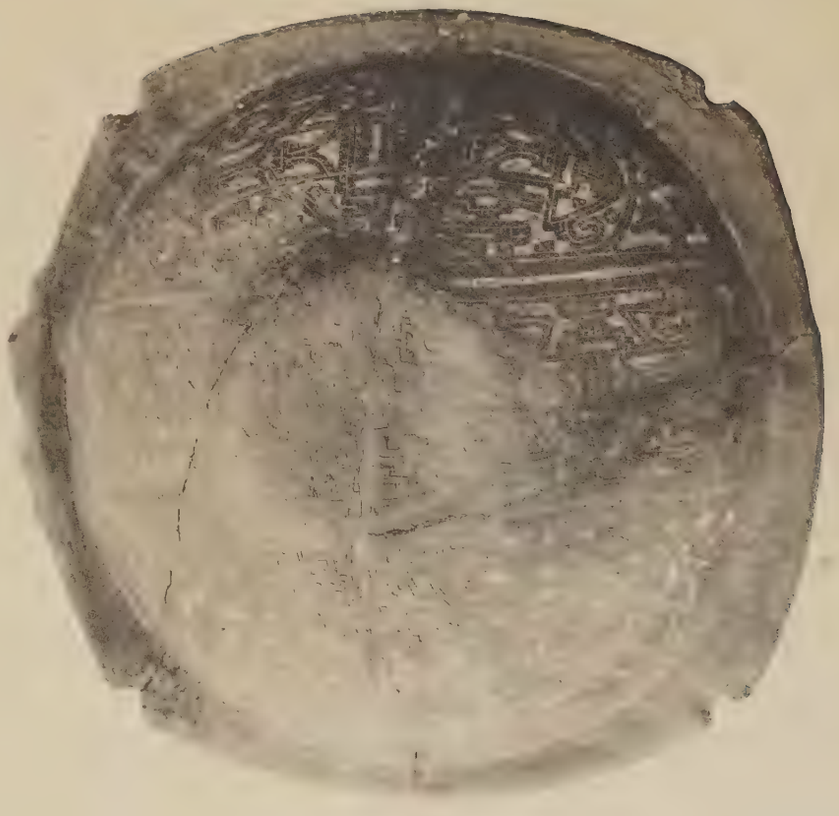
COUPE vue latéralement et de haut (Marajó)



a



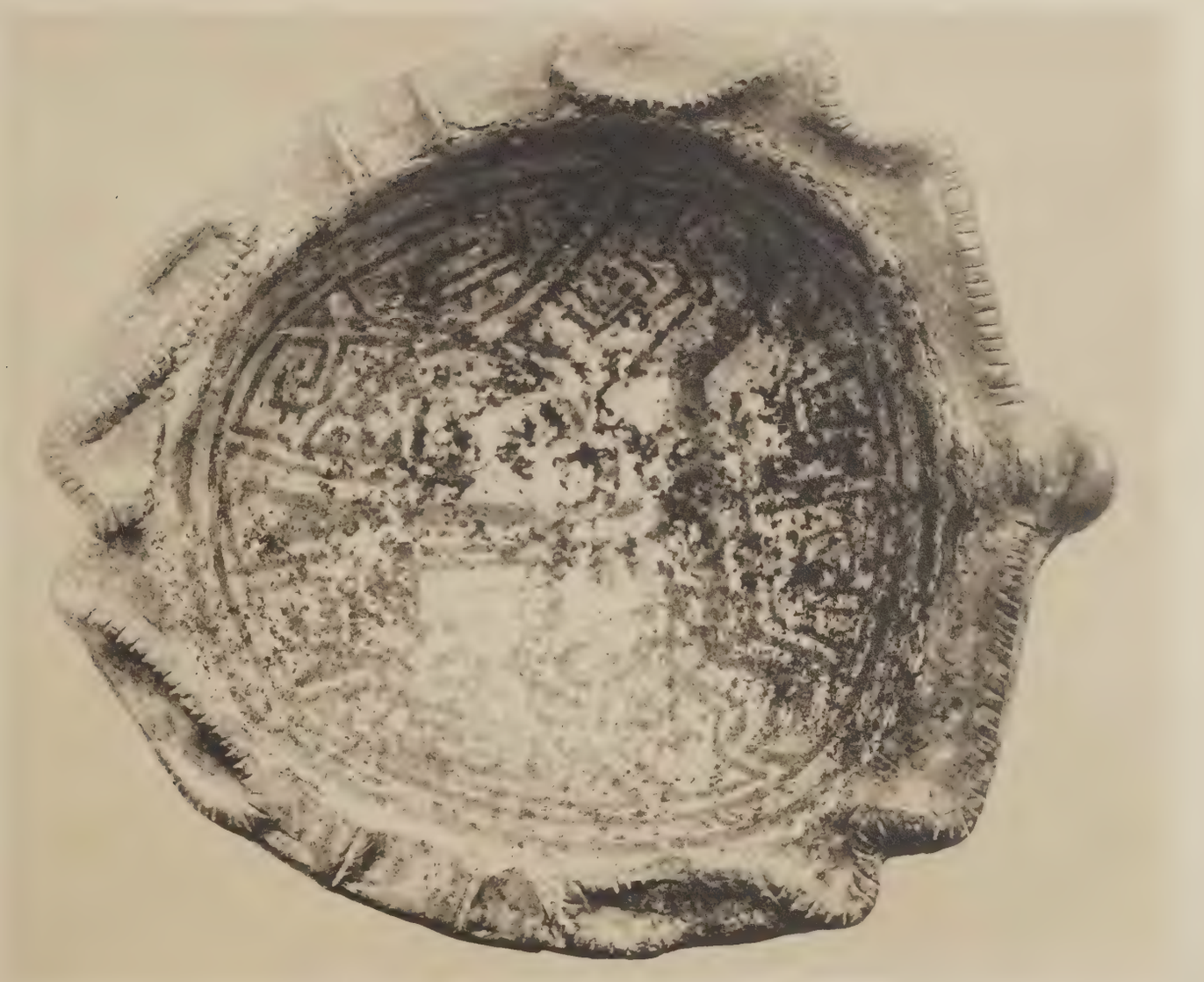
b



c

COUVERCLE D'URNE VU LATÉRALEMENT ET SUR LES DEUX FACES
(Marajó)

a



b

COUPE VUE LATÉRALEMENT ET DE HAUT
(Marajó)

URNE (Marajó)

a

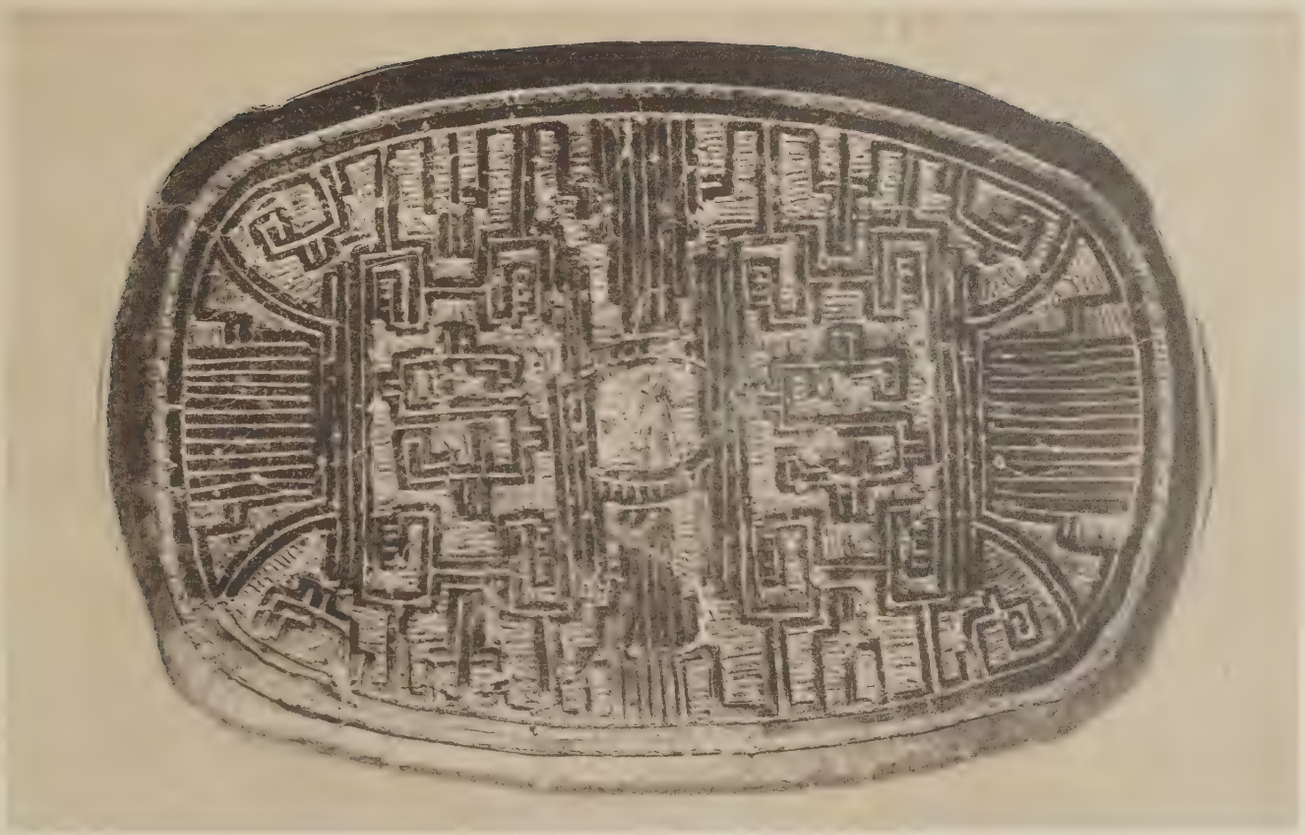
b

BOL vu latéralement et de haut (Marajó)

a

b

SONNAILLES (Marajó)



a

b

SONNAILLES GRAVÉES (Marajó)

URNE FUNÉRAIRE (Marajó)

VASE (Marajó)

a

b

VASES GRAVÉS (Marajó)

a

b

c

d

VASES ET COUPES (Marajó)

a

b

c

d

e

f

PETITS VASES (Marajó)

a *b*

c *d*

URNES, VASE ET COUPE (Marajó)

a

b

c

ORNEMENTS FÉMININS ET FIGURINE (Marajó)

a

b

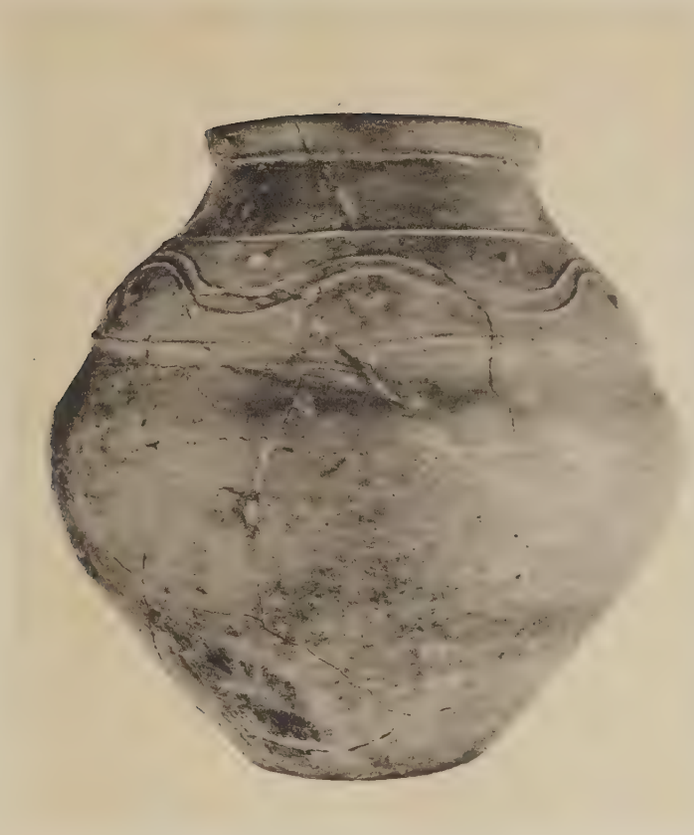
c

COUPES (Rio Gurupy)

a

b

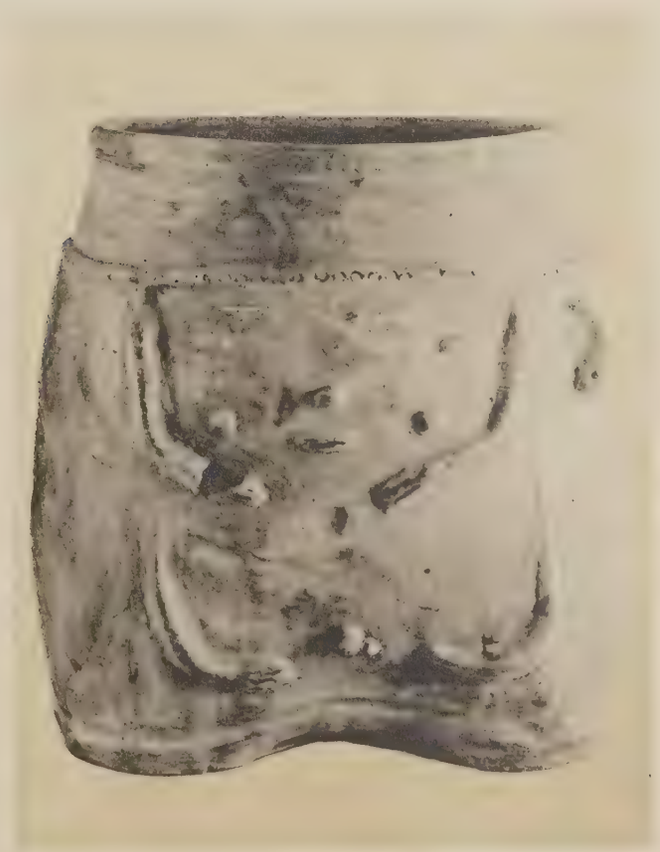
URNE FUNÉRAIRE VUE DE FACE ET DE PROFIL (Maracá)



a

b

c



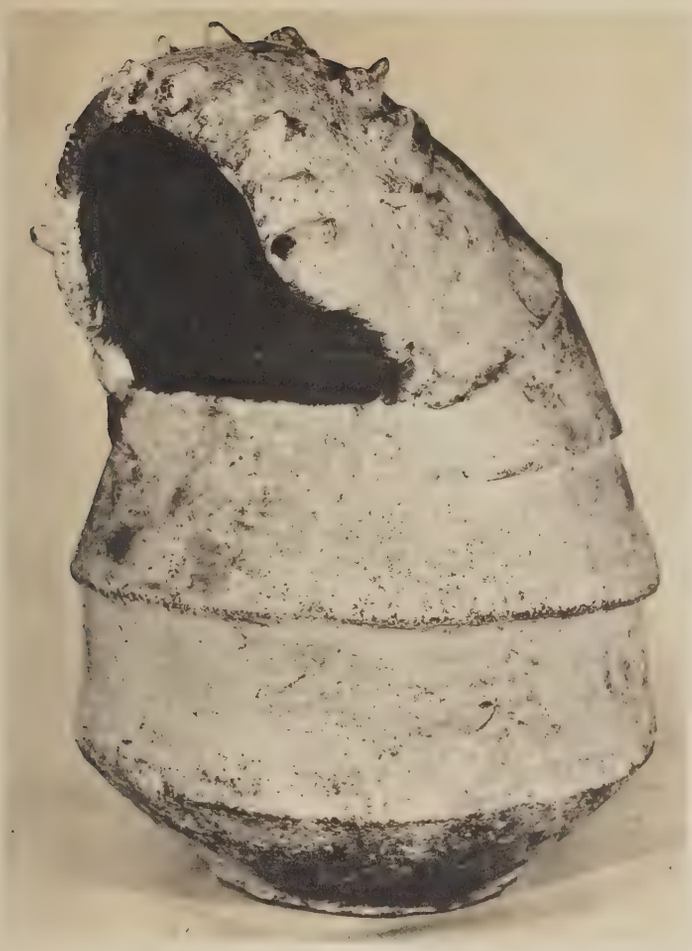
d

URNES FUNÉRAIRES (Rebordello)

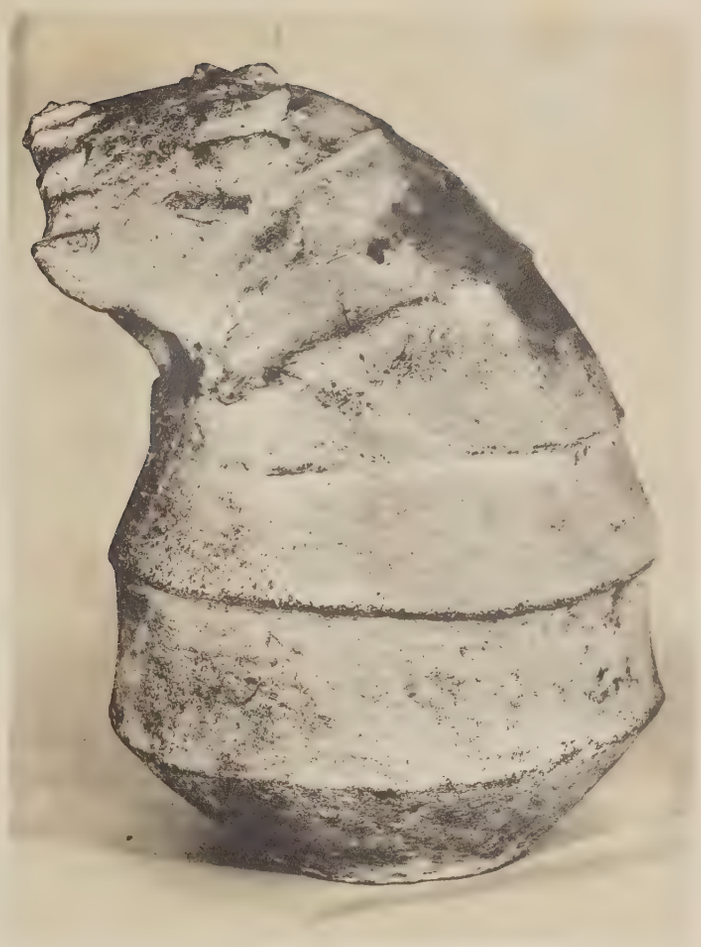
COUVERCLE D'URNE (Rebordello)

COMMERCE DORÉ (Rapport)

VASE (Marajó)



a



b

c

URNE ET FRAGMENT D'URNE (Caviana)

a

b

c

FRAGMENTS D'URNES (Mont Ukupi)

a

b

c

FRAGMENTS D'URNES (Mont Urupi)

VASE A PIED (Santarem)

a

b

VASES A PIED (Santarem)

FRAGMENTS DE POTERIE
Grenouilles (région de Santarem)

COUPE A PIED
(Santarem)

a

b

VASE A PIED ET FRAGMENT DE VASE (Santarem)

a

b

COUPES (Santarem)

FRAGMENTS DE POTERIE
Têtes d'hommes et d'animaux (Santarem)

FRAGMENTS DE POTERIE
(région de Santarem)

a

b

c

d

e

f

g

h

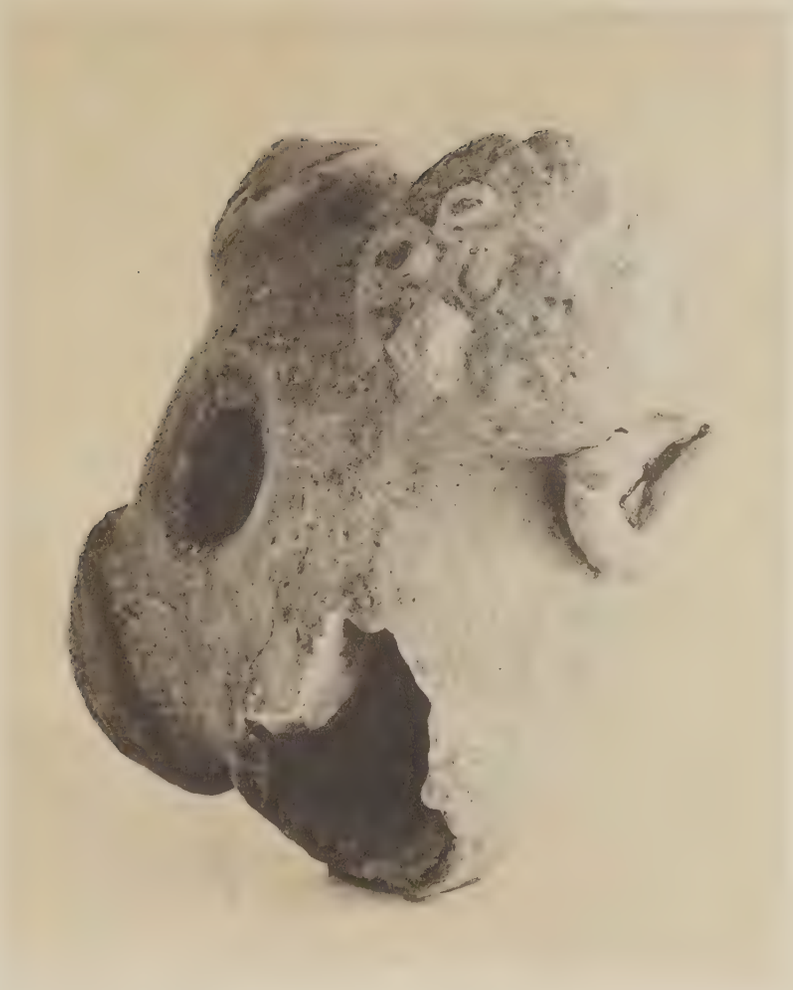
POIGNÉES DE VASES EN FORME DE TÊTES D'OISEAUX
(Santarem)

a

b

c

TÊTE DE JAGUAR ET SIFFLET vu sur les deux faces
(Santarem)

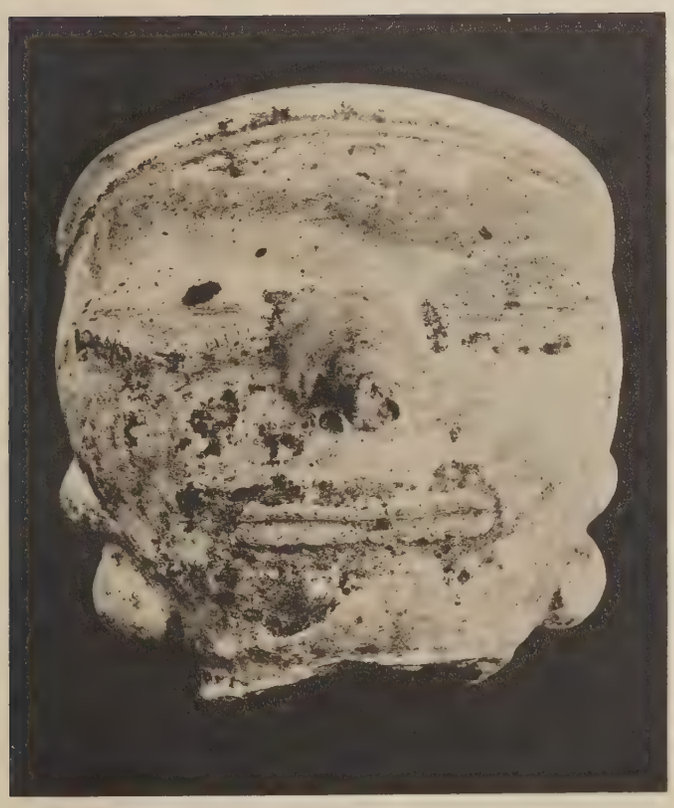


a

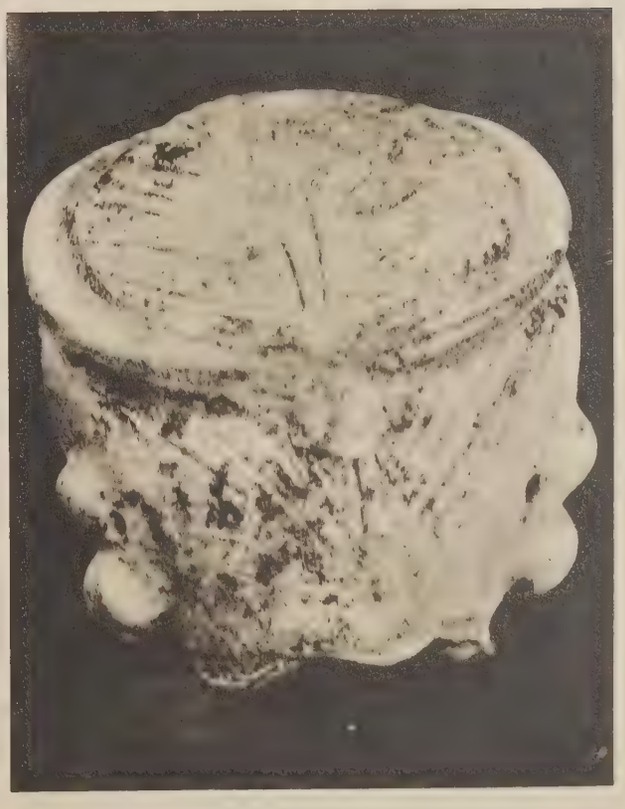
b

PETITS VASES (Santarem)

a



b



c

IDOLE (Santarem)
TÊTE HUMAINE, FACES ANTÉRIEURE ET POSTÉRIEURE (Ituqui)

FRAGMENTS DE POTERIE
(provenances diverses)

FRAGMENTS DE POTERIE
(provenances diverses)

FRAGMENTS D'URNE ET DE VASE (Rios Madeira et Nhamundá)

PETITES FIGURINES DE PIERRE (provenances diverses)

a *b* *c*

IDOLE DE PIERRE, VUE DE DOS, DE PROFIL ET DE FACE
(Sucurujú)

IDOLE EN PIERRE ROUGE (Lac Jacupá)

a

b

STATUETTE DE PIERRE VUE DE FACE ET DE DOS (Lac de Sellé)

a

b

c

d

e

f

PETITS OBJETS EN NÉPHRITE (provenances diverses)

a

b

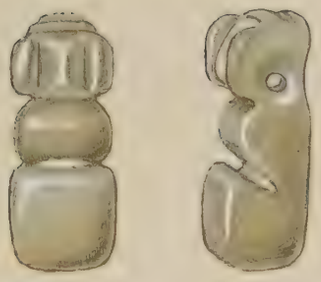
c

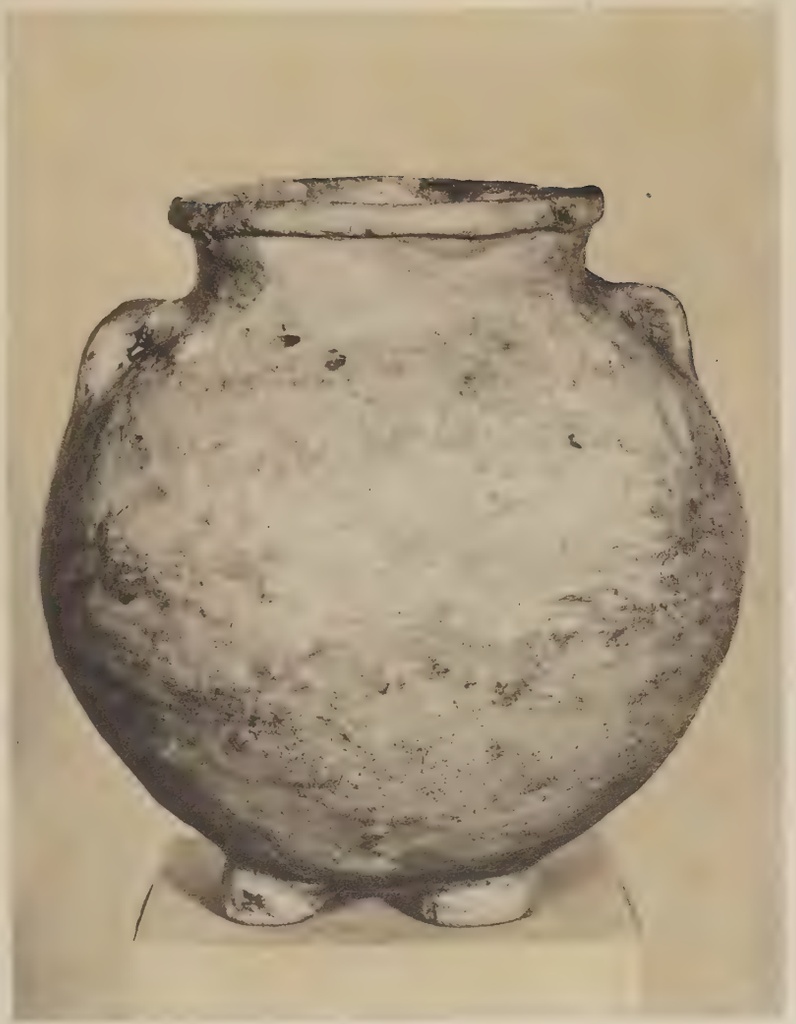
d

e

f

PETITS OBJETS EN NEPHRITE (pr. grandeur diverses)





a

b

c

URNE ET COUPES (Rio Beni)

URNE FUNÉRAIRE (Rurenabaque)

a

b

COUPES (Rurenabaque)

a

b

COUPES FUNÉRAIRES (Mojos)

URNE FUNÉRAIRE (Mojos)

a

b

c

COUPES TRIPODES (Mojos)

a

b

VASE ET FIGURINE (Mojos)

URNE FUNÉRAIRE (Rio Palacios, Bolivie)

a

b

c

d

PETITES COUPES (Province de Sara)

a

b

c

d

COUPES ET VASES (Rio Guaporé)

a

b

URNE VUE DE PROFIL ET DE FACE (Rio Napo)

a

b

URNE, VUE DE PROFIL ET DE FACE
(Rio Napo)

STATUE EN PIERRE (Rio Uaupes)